Document generated on 07/19/2025 1:03 a.m.

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

Signé « Lessard »
Signed «Lessard»

René Bouchard

Volume 17, 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1066016ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1066016ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bouchard, R. (2019). Signé « Lessard ». *Rabaska*, *17*, 197–248. https://doi.org/10.7202/1066016ar

Article abstract

This portrait follows the footsteps of ethnohistorian Michel Lessard, from the time of his childhood and youth, when he discovered the wonders of traditional material culture (1942-1968). We then consider the vastness of his intellectual activities, as he produced a pioneer set of encyclopedic works (1968-2007), besides editing collections of old photographs (1986-2013). This overview constitutes a broad survey of the many ways in which Lessard interpreted the most important and meaningful aspects of Québec history through his journey of discovery, as he uncovered traces of traditional material culture everywhere.

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

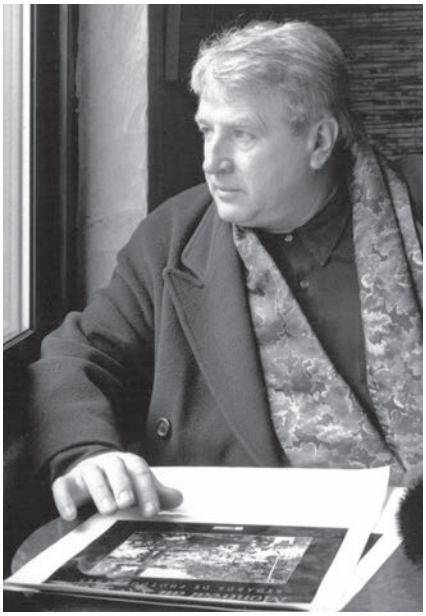
Portrait

Signé « Lessard »

Préparé par René Bouchard
Société québécoise d'ethnologie

Notice biographique

Michel Lessard a traversé le ciel de l'ethnologie québécoise comme une comète flamboyante, faisant ruisseler dans son passage incandescent une pluie de livres, de films, d'émissions radiophoniques, d'expositions muséales qui ont bouleversé notre rapport au patrimoine. De cette œuvre menée à un train d'enfer, nourrie par l'urgence du moment, couronnée des plus grands succès, allait surgir soudain sous nos yeux, à travers son miroitement éblouissant, la vision ethnologique d'un Québec confiné jusque-là aux marges de ses dimensions rurales et traditionnelles en un monde qui s'ouvrait enfin à la modernité et qui s'ajustait aux préoccupations du temps présent.



Michel Lessard, avec la maquette de son nouveau livre, 1995
Montréal au xxe siècle. Regards de photographes
Source : Fonds Michel Lessard [désormais Fml], photo Normand Rajotte

Est-ce dû à l'amour du pays qui transparaît dans cette œuvre, est-ce à cause de cette évocation magnifiée des lieux, des patrimoines et des personnages qui éveille des résonances profondes auprès de son auditoire, est-ce en raison du langage de l'émotion qu'elle a toujours privilégié dans son rapport intense avec lui, chose certaine, rarement aura-t-on vu une œuvre inspirer pareil attachement, aussi sincère que fidèle, d'un public envers son auteur au cours des années où celle-ci s'est élaborée et affirmée. Dès sa sortie en 1971, son Encyclopédie des antiquités du Québec *connaît une audience nationale et son succès impressionnant lui vaut de figurer au rang des cinquante livres les plus marquants de l'histoire*

des Éditions de l'Homme. Dans la décennie qui suit, ses films font fureur à Radio-Canada, fracassant les cotes d'écoute télévisuelles pour des séries documentaires qui promènent le grand public dans les méandres d'un pays évoqué dans ses goûts et ses manières joyeuses de vivre. Une autre décennie plus tard, le nombre des visiteurs frise en deux mois la centaine de mille qui se bouscule aux portes des musées pour découvrir son portrait de famille, à travers l'album des photographes Livernois exposé aux cimaises de sa mémoire historique. Professeur adulé, ses salles de cours, au long d'une carrière universitaire d'une trentaine d'années, sont bondés de milliers d'étudiants avides de suivre son enseignement à l'Uqàm, conquis par la puissance et la magie de son verbe et de ses connaissances.

Quel sens donner à cette œuvre toujours d'actualité qui bouscule dès son apparition des codes établis, mais nourrit pourtant des identités en quête d'affirmation et de reconnaissance ? Pour y répondre, je me ferai donc consciemment et volontiers, dans ce portrait d'une personnalité hors du commun, l'éditeur d'une parole qui s'est librement déployée au cours d'une série d'entretiens[1] *menés chez le récipiendaire 1996 du prestigieux Prix Gérard-Morisset en patrimoine. Et d'une parole qui s'est déployée plus souvent qu'autrement aussi, comme on le verra plus loin, dans de multiples préfaces de livres, d'articles, de lettres d'opinions destinées aux journaux et de courriels écrits selon les besoins du moment ou les aléas de l'actualité.*

Michel Lessard m'a honoré de sa confiance en me communiquant ces réflexions et ces textes à des occasions diverses et au hasard de nos échanges nombreux et variés. Ils sont cités ici d'abondance dans ce portrait puisqu'ils réfléchissent, tels les prismes irisés d'une mémoire qui chatoie aux couleurs du souvenir, le parcours d'une vie exceptionnelle. Ce portrait évoque aussi, plutôt que l'analyse des œuvres, leur genèse et leur legs, vus parfois sans complaisance par leur auteur. Aujourd'hui au faîte d'une vie riche et remplie de réalisations devenues pour beaucoup leur bible de références, Michel Lessard livre des témoignages sur une carrière à laquelle les honneurs sont venus s'attacher très tôt, mais qui résonne à nos oreilles du timbre de l'authenticité et de l'engagement pris envers lui-même de faire connaître, aimer et rayonner le patrimoine des Québécois.

1. Sept entretiens avec Michel Lessard ont été réalisés par l'auteur les 23, 24, 27, 29 et 30 juin 2017, le 19 novembre 2018 ainsi que le 23 avril 2019 ; les citations dans le texte, sans renvoi spécifique à des notes de bas de page, réfèrent à ces entretiens, cités à l'occasion *Entretiens RB*. Un huitième entretien a été mené en compagnie d'Yves Bergeron, le 19 janvier 2019, cité *Entretien BB*. Ce dernier m'a en outre gracieusement transmis la copie d'une entrevue filmée avec Michel Lessard, qu'il a réalisée avec la collaboration de François Mairesse, le 6 mars 2017, chez Michel Lessard, à Lévis, dans le cadre du projet Mémoires de la muséologie (Uqàm-Paris 3 Sorbonne Nouvelle), citée *Entrevue BM*. Je le remercie vivement. Je témoigne également toute ma gratitude à Christine Paré et Suzanne Marchand pour avoir transcrit avec rigueur et diligence ces entretiens, la première ceux de juin 2017 et la seconde ceux de novembre 2018, de janvier et avril 2019.

Ce portrait, Signé « Lessard »*, comme jadis graveurs et peintres apposaient au bas de leurs œuvres un modeste mais fier « fecit » ou « pinxit », vient clore un exercice qui porte la marque de sa provenance. On s'attache en effet aux pas de Michel Lessard depuis son enfance pour vibrer avec lui aux émerveillements qui le conduisent à la découverte d'un héritage, matériel et immatériel, qu'il chérit et transporte jusqu'à l'âge adulte. La ligne du temps guide nos pas en cours de route certes, mais les grands cycles de sa production intellectuelle restent la meilleure boussole pour l'accompagner dans les riches connexions de son esprit encyclopédique. Avec lui, nous arpentons le vaste territoire d'un patrimoine peuplé de figures mythiques et constitué de savoirs empiriques et utiles, nés de l'observation sous toutes ses coutures matérielles du grand héritage des Québécois. Cela, il l'a fait (fecit) en restant accordé à l'âme du pays et de ses habitants.*

Partant, ce portrait n'a pas la prétention pour autant d'embrasser la totalité d'une carrière où nous entrons en suivant surtout le chemin de l'ethnologie, pour nous une voie royale privilégiée pour la compréhension des peuples, pour lui un passage obligé dans sa quête des savoirs du peuple québécois trouvés sur le terrain et soudés tout de suite par cette discipline. Beaucoup reste encore à dire sur Michel Lessard, mais les pages qui suivent en esquissent un aperçu révélateur.

* * *

I. L'Ethnographe des familles ancêtres[2] (1942-1968)

Les parents de Michel Lessard – son père Clodomir (1910-1979), originaire de Vallée-Jonction, sa mère Marie-Alexandrine (1911-2012), née Poulin à Saint-Jules – étaient tous les deux issus de vieilles familles installées sur la côte de Beaupré dès le XVIIe siècle. Les deux familles délaissent l'endroit au siècle suivant pour prendre racine à Saint-Joseph, « loin des Anglais, loin des armées, loin des invasions, loin des feux, pour vivre en paix », aux dires de l'ethnohistorien, et fonder la lignée des Lessard en Beauce.

De cette double filiation des Lessard et des Poulin, de Clodomir, appelé familièrement Claude, et de Marie-Alexandrine, surnommée affectueusement Maria, mariés à Saint-Jules en 1938, naît Michel en 1942, à Sorel, où son père avait été recruté comme maître-électricien pour travailler à la construction d'usines liées à l'effort de guerre du Canada. L'année suivante, son père s'établit à Lauzon où sa réputation d'électricien avait favorisé son embauche aux chantiers Davie[3]. Michel y vit jusqu'à l'âge de onze ans,

2. « […] dans la grande toundra au milieu des familles ancêtres », cité dans Serge Bouchard, *L'Œuvre du Grand Lièvre Filou*, Montréal, Les Éditions MultiMondes, 2018, p. 12.

3. Entrepreneur-électricien, son père « a "amené le courant" dans plusieurs villages de la Chaudière avant de terminer sa carrière comme responsable de l'approvisionnement en électricité dans les

fréquentant durant cette période le Collège de Lauzon pour compléter son cours élémentaire.

Sous l'impulsion de sa mère, une maîtresse d'école de rang qui tenait à ce que ses enfants fassent leur cours classique, la famille qui compte trois jeunes enfants, Michel l'aîné[4], sa sœur Denise et Gérald le cadet, déménage à Lévis et s'installe, en 1953, dans une nouvelle maison que son père construit à côté du Collège de Lévis, une maison qui allait durer, « un *bungalow* éternel ». Tout en restant dans le giron familial jusqu'à l'âge de 25 ans, Michel Lessard obtient son baccalauréat ès arts du Collège de Lévis en 1964 et sa licence ès lettres en histoire de l'Université Laval en 1967. S'ouvre dès lors pour lui le vaste horizon de la vie adulte et professionnelle, dont son mariage avec Huguette Marquis, en 1968, et son installation dans la ville de Sainte-Foy tracent le passage.

Mon premier terrain, la famille

Au cours de nos entretiens, Michel Lessard a toujours fait ressortir que ses antécédents familiaux constituent la clef de voûte pour comprendre la passion qui l'a animé pour l'étude de la culture traditionnelle québécoise, nourrie aux sources d'une ruralité originale, marquée au coin de l'enracinement du pays, mais aussi d'une modernité qui en bouleverse les assises, définie par l'ère industrielle. Il voit dans son contact avec la lignée des Lessard et des Poulin, sa « grande famille », une rencontre des savoirs captés depuis l'enfance. « Mon premier terrain, mon grand laboratoire, résume-t-il, c'est ma famille. »

Les générations de Lessard ont toujours incarné le souffle de la modernité et des nouvelles valeurs sociétales. De son arrière-grand-père jusqu'à lui, agriculture, chemin de fer, électrification rurale, « révolution tranquille » ont signalé le passage du temps. « Je suis né dans l'électricité. Mon père était dans cette nouveauté du XXe siècle, mon grand-père, Joseph Lessard, de Vallée-Jonction, dans le rail, mon arrière-grand-père, Antoine Lessard, de Saint-Joseph, dans l'agriculture ». Du côté des Poulin qu'il fréquente assidûment dans sa jeunesse, d'authentiques porteurs de traditions en agriculture, établis en Beauce depuis les années 1770, jusqu'à sa grand-

chantiers maritimes de Lauzon ». Cité dans Michel Lessard, *La Nouvelle Encyclopédie des antiquités du Québec*, p. 816. Les références complètes des livres de Michel Lessard paraissent dans la bibliographie à la fin de ce portrait.

4. Michel avait une sœur aînée, Romana, morte à l'âge de trois ans, écrasée par un camion de livraison. Lui-même était alors âgé d'un an. « En 1943, mes parents ont vécu un terrible drame. Mon unique sœur est partie comme un ange, écrasée sous les yeux de ma mère qui étendait son linge. Romy venait d'avoir trois ans. » Cité dans Michel Lessard, « Préface », dans *L'Art populaire au berceau de la Nouvelle-France*, sous la coordination de Jacques Blais avec la collaboration d'André Larivière et Jean Dubois, photographies de Jean-Louis Tirman, Sainte-Anne-de-Beaupré, Société du patrimoine et d'histoire de la Côte-de-Beaupré et de l'Île-d'Orléans, 2013, 146 p., ill.

mère Zélie Tardif, ses oncles Tancrède et Raymond, ses tantes Marie-Ange et Rose-Aimée dans les années 1960, « qui vivaient presque en autarcie », peuplent son univers de figures joyeuses, vivantes et inoubliables.

« Je me faisais imbiber par ce que je vivais, raconte-t-il. J'avais juste à tordre l'éponge. Je regardais autour de moi et tout était là. Les connaissances que j'ai apprises dans ma famille, quand j'étais très jeune, de sept à quinze ans, ont touché les traditions dans tous les domaines », des fêtes familiales traditionnelles aux jeux des enfants, des habitations sans électricité au gros téléphone noir en bakélite partagé par dix personnes sur une même ligne dans le village. « Tout un univers qui n'existe plus et qui était, au fond, poursuit-il, comme une sorte de fin du monde. J'ai été chanceux de pouvoir capter tout ce monde-là à la fin de son existence. Le terrain, c'est fabuleux. Tu vois, tu écoutes, tu sens, tu touches. Tu es capable de connaître la personne qui te transmet son savoir. La grande affaire, c'est l'enquête de terrain et c'est l'ethnologie qui soude tout ça. »

Le regard ethnographique

Dans un texte au titre évocateur et qui résume bien son parcours sur lequel nous reviendrons, « De l'expérience familiale au regard ethno-cinématographique », Michel Lessard évoque avec émotion, entre autres, tout l'héritage reçu de sa famille Poulin, dont les traces dans le langage et les traditions remontent en leurs lointaines racines jusqu'au Moyen-Âge[5]. « À partir de mon enfance, au tournant des années 1950, raconte-t-il, j'ai observé cette vie en économie fermée, les activités de la ferme traditionnelle, agriculture et élevage. J'ai vécu le cycle des saisons, des semences aux récoltes, moisson et fenaison, couru dans des granges anciennes, marché sur le pont de fenil et sauté dans le foin […] [J']ai suivi mon oncle [Tancrède] aux multiples travaux des champs, de la réparation des clôtures en perches de cèdres tôt le printemps à l'hivernage des moutons dans la bergerie ».

Avec Tancrède, le jeune Lessard appréhende tout le sens de l'expérience autarcique. En devenant l'héritier du patrimoine familial au décès de son père, l'oncle Tancrède élève non seulement les autres enfants du couple Onuphre-Zélie[6], mais y ajoute sa propre famille de huit enfants. Pour

5. Benoît Lacroix, « Pourquoi aimer le moyen âge? » : « Le Moyen Âge est fortement inscrit en tout Canadien français dont les ancêtres remontent au régime français ». Cité par Jean Simard, « Le Septième Fauteuil », *Les Cahiers des Dix. 60 ans,* Québec, La Société des Dix et Les Éditions La Liberté, 1996, nº 51, p. 151.

6. Sa grand-mère Zélie Tardif épouse Onuphre Poulin en 1889. Ce dernier est emporté par la grippe espagnole en 1918, laissant sa femme, seule avec ses vingt enfants, sur une terre de colonisation pas entièrement défrichée, dans le rang Sainte-Adélaïde. Tancrède, son aîné, comme c'était la coutume à cette époque, hérite du bien familial, avec tous les devoirs et les obligations de cette charge. C'est lui, entre autres, qui pourvoira aux études de sa jeune sœur, Marie-Angéline, la mère de Michel, pour devenir institutrice.

Tancrède Poulin et sa femme Marie-Ange Doyon, 1918
Source : Fml

Clodomir Lessard et Marie-Alexandrine Poulin, 1938
Les parents de Michel Lessard se marient à Saint-Jules, en Beauce
Source : Fml

La famille Lessard devant leur *bungalow* à Lévis, 1955
Source : Fml, photo Clodomir Lessard

Banquet à la cabane à sucre, Saint-Jules, en Beauce, 1952
Michel Lessard, enfant, embouchant une « bigoune », sorte de cornet typique de la Beauce pour communiquer d'une cabane à l'autre
Source : Fml, photo Gilberte Poulin

subvenir aux besoins des siens, il agrandit petit à petit la terre ancestrale de même que la maison d'origine du rang Sainte-Adélaïde, transformée en cuisine et salle commune de la nouvelle grande maison habitée désormais par la tribu familiale dirigée par Tancrède. S'ajustant d'instinct aux besoins du marché, ce dernier développe des renardières pour vendre les peaux de renard très en demande dans les années 1920-1930, bûche du bois au profit des grands barons du sciage, cultive d'immenses champs de patates. Michel Lessard y apprend à son contact des connaissances sur les techniques, les dépendances, les outils et les instruments aratoires encore en usage à cette époque.

Le regard de l'enfant porte aussi sur les pratiques de conservation des aliments pour passer l'hiver, issues du savoir-faire ancestral hérité par sa grand-mère et ses tantes de la lignée maternelle. « Tout était mis en pots, en confitures, en marinades ou simplement dans le jus de légume, énumère-t-il. Il fallait voir la nature morte du garde-manger au sous-sol. La zone du puits de surface, pas très loin de la maison, servait de glacière pour la conservation des produits laitiers, du beurre toujours frais. Ma grand-mère et mes tantes les plus âgées participaient grandement à cette économie domestique. La conservation des aliments, pois, fèves, ails, oignons, citrouilles. Tout le cycle de la laine et du lin produit sur la terre, jusqu'au tissage et au découpage des vêtements teintés dans des recettes de colorants végétaux, l'étoffe et la toile du pays, les catalognes de lit et de plancher, la cuisine sortie des pots-au-feu de Normandie…[7] »

Vues à travers les yeux d'un observateur coutumier du même univers et doté d'un sens du regard aiguisé par l'observation continue de sa parentèle, les annotations dont s'enrichit et regorge le carnet de l'enquêteur ethnohistorien sont tirées du vif de la mémoire familiale et de savoirs sentis, touchés, entendus, vécus par ses proches, devenus au fil du temps des informateurs privilégiés. De ces savoirs tantôt captés à travers les soubresauts industriels et sociaux qui agitent le Québec, et répercutés sur les traditions dont la famille Lessard s'est fait le baromètre de la modernité, tantôt puisés dans la tradition orale séculaire des Poulin et du temps long de l'histoire immobile[8], Michel Lessard rappelle des souvenirs colorés par une

7. *Entretiens RB* et Michel Lessard, « De l'expérience familiale au regard ciné-ethnographique », *Rabaska*, vol. 15, 2017, p. 126. En plus des nombreux entretiens avec Michel Lessard sur lesquels repose ce portrait, des échanges de courriels entre nous sont venus préciser, en cours de route, certains aspects de sa biographie. À titre d'exemple, il m'écrivait, le 21 janvier 2017, ce courriel au sujet du temps des sucres en Beauce : « J'ai pondu ce texte ce matin […] Questions de répondre à tes besoins et faire le ménage de quelques souvenirs. Tu en fais ce que tu veux. » Ce texte très riche s'est transformé en un article paru dans la revue *Rabaska*, sous le titre cité en début de note.

8. Gérard Bouchard, *Le Village immobile. Sennely-en-Sologne au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie Plon, 1972, 386 p.

fréquentation assidue des personnes enquêtées et par une compréhension née de l'empathie portée à ces dernières. S'annonce dans le pourtour de ce portait, de ces premiers jalons d'une ethnographie familiale, le cycle à venir des encyclopédies du livre et des fresques cinématographiques sur le patrimoine matériel des Québécois, dont nous reparlerons plus loin.

Le patrimoine du for intérieur

Ce patrimoine esquissé ci-bas constitue pour lui une fortune accumulée au fil des siècles et transmis par les aïeux et les parents. « Le mot patrimoine puise dans nos racines latines, explique-t-il : *pater*, le père, avec l'idée de filiation, de transmission ; et *munus*, *muneris*, qui réfère à un objet ou à une fonction ayant valeur d'un legs, d'un engagement responsable.[9] » Dans ces souvenirs où s'entrecroisent les lignes de force de ses origines Lessard et Poulin, un riche patrimoine s'est ainsi fait des sédiments apportés par l'enfance dans l'esprit de l'adulte. Comme une coupe stratigraphique des valeurs familiales lues par un archéologue de l'âme, Michel Lessard évoque avec une immense tendresse l'héritage reçu de sa parenté. Voyons-en quelques parcelles.

Les métiers de la Davie

« Je venais d'avoir sept ans en ce début d'été 1949. Nous habitions la rue Bourassa à Lauzon, une rue d'ouvriers soudée aux chantiers maritimes Davie où s'agitaient plusieurs milliers de travailleurs. Les cours arrière des maisons donnaient sur un long bâtiment aveugle en papier goudronné, imitation de brique, divisé en plusieurs ateliers, et qui faisait toute la rue, côté est. Si on ne voyait rien des activités mystérieuses se déroulant dans ces *shops* bien actives 24 heures par jour, on entendait toutes sortes de bruits, certains très violents comme ceux des riveteurs, liés aux mille tâches de la construction navale en fer. Dans la rue, tout le monde était mobilisé par les chantiers maritimes : le voisin d'en face, Sylvio Fortin, était le patron des soudeurs ; son frère, surnommé « Miss », était peintre au fusil ; Onésime Robitaille, notre voisin au sud, était le maître des pompes de la cale sèche Lorne[10], inaugurée en 1886 ; monsieur Fox, un immigrant irlandais, était menuisier ; les Bernier, les Bissonnette, les Marcoux, les Beaubien, les

9. Michel Lessard, « Dormir sur un trésor : patrimoine régional et développement économique ou Redécouvrir la caverne d'Ali Baba », *Rendez-vous Bellechasse 2. Le développement culturel local et régional par la mise en valeur du caractère rural,* Mrc de Bellechasse, colloque tenu à Saint-Léon-de-Standon, 3 mars 2017. Voir Éric Gourde, « Rendez-vous Bellechasse : le patrimoine comme outil de développement », *La Voix du Sud*, 8 mars 2017, consulté en ligne à l'adresse suivante : www.lavoixdusud.com/2017/03/08/rendez-vous-bellechasse-le-patrimoine-comme-outil-de-developpement.

10. Baptisée en l'honneur du marquis de Lorne, John George Edward Henry Douglas Sutherland Campbell (1845-1914), gouverneur général du Canada. Voir Serge Rouleau, « 1986 : cent ans d'exploitation de la cale sèche Lorne, à Lauzon », *Revue de la culture matérielle*, vol. 22, automne 1985, consulté en ligne à journals.lib.unb.ca/index.php/MCR/article/view/17254/22739.

Lavallée, les Vézina, les Nolet, les Leblond, tous vivaient de la construction de cargos et de corvettes, de la réparation de goélettes ou de bateaux qui sillonnaient nos eaux, omniprésentes au nord de ce quartier de gens bien ordinaires.

Coin Saint-Joseph, presque sous le pont de fer du Québec Central, Edgar Létourneau opérait un casse-croûte meublé d'une ou deux tables de *pool*. Plus bas, dans l'angle des rues Bourassa et Dorval, Antoinette Bissonnette avait transformé une pièce de la grosse maison en dépanneur, où s'alignaient cigarettes, sodas, bonbons, crème glacée… Au coin de la rue Dorval et de la rue Davie, donnant accès au chantier, la taverne d'Omer Poitras, un restaurant et une buvette, un lieu fort agité à tous moments, surtout le vendredi soir, jour de paie pour les travailleurs qui célébraient la fin de semaine, avec une ou plusieurs grosses bières ou une tablée de *drafts*, la tête encore noircie par le labeur de la journée dans des conditions pas toujours faciles. Chez Omer Poitras, sauf l'hiver, les portes étaient toujours grandes ouvertes, offrant à la vue des enfants que nous étions le spectacle de ces rencontres enfumées, bien masculines, où tout ce qui était sacré aux églises se transformait en jurons. En fait, toute cette vie grouillait sur la terre du premier colon de Lauzon, Guillaume Couture, débarqué sur ces berges en 1638, il y a donc près de 380 ans. »

Le coffre à outils de Clodomir Lessard
« Là, grandement ouvert, son coffre au trésor, son arbre de vie »
Source : FML, photo Éditions de l'Homme

Le coffre à outils de mon père

« Mon père se dirigea vers son espace administratif [au chantier Davie]. Tout près de son bureau, sur des tréteaux, reposait un gros coffre gris foncé, bien identifié à sa personne sur la façade par deux grosses lettres en cuivre poli, C.L., Clodomir Lessard[11]. Les coins étaient renforcés de métal, deux poignées confortables en laiton permettaient de le soulever et, sur le couvercle, un doublage mouluré en bois aux coins écornés portait un losange en cuivre où on pouvait lire son nom tracé au poinçon. Il prit une clé, ouvrit le cadenas et souleva le couvercle. Là, grandement ouvert, son coffre au trésor, son arbre de vie.

Pour l'enfant que j'étais, son coffre à outils, bien en évidence dans son atelier, une sorte de boîte mystérieuse ardente, m'apparaissait comme un véritable coffre au trésor. Son contenu m'a ébloui et fasciné dès le premier regard. Dans le couvercle, toute une série de tournevis, le plus long de 50 centimètres, des poignées finement tournées en chêne massif, tapissaient le fond. Bien ancré à ce couvercle, des *fish lines* en métal étaient prêts à servir comme passe-fil et tire-lignes efficaces et un grand vilebrequin de coin, fort commode pour travailler dans les résidences, agrémentait le tableau. Dans le coffre même, bien rangés, toute une série d'instruments scientifiques, en bakélite noir dans le style du temps, montraient la profondeur de ses connaissances du mystérieux fluide énergétique : magnéto, ohmmètre, ampèremètre, testeur de la force, voisinaient une torche à souder en cuivre, des fers de différentes grosseurs, rouleau de broches et barre d'étain. Puis venait la panoplie des pinces, les coupantes de tous les formats, celles servant à dénuder le fil, les pointues, les mordantes. Bien rangés dans leurs coffrets de bois ou dans d'anciens fusibles en cuivre, un trophée de mèches, de fileteuses, un ensemble de poinçons numériques et alphabétiques, un tire-fusible en fibre non conductible, un jeu de clés droites, de clés à molette et de douilles hexagonales, un vilebrequin régulier, toutes les têtes de tournevis aux couleurs vives, des limes de tous les profils, des marteaux à différentes pannes, des niveaux et des fils à plomb, scie à fer et passe-partout, et sur le côté, une longue paire de gants en caoutchouc protégeant jusqu'aux coudes, enveloppée dans un épais gant de cuir, permettant de travailler en toute sécurité dans des structures de 10 000 volts et plus. Dans le coffre, bien rangé dans un coin, des livres techniques sur l'énergie et le métier, ses certificats de maître-électricien première génération, ses cartes de compétence.

Un arbre de vie qui racontait en somme son cheminement dans une simple boîte, ses moments heureux et malheureux à travers ses outils qu'il

11. La photo du coffre à outils de son père figure à la p. 817 de sa *Nouvelle Encyclopédie des antiquités*.

me présenta rapidement en souriant, tout en fouillant pour trouver quelque chose et en soulevant des devinettes sur les usages de certains articles. »

Jeux de l'enfance à Lauzon

« Les enfants, on le sait, s'amusent avec un rien. Une serviette attachée autour du cou et on devient Superman pour voler au secours de sa belle, une grosse boîte de carton se transforme en maison maternante, et pour jouer Tarzan, on n'a qu'à se mettre en costume de bain avec un vieux chamois autour de la taille, un poignard en plastique à la ceinture et crier fort pour voir arriver tous les animaux de la jungle et aller délivrer Jane aux mains des cannibales ou des musulmans, comme on le vivait le dimanche après-midi dans le cinéma pour enfants, dans des séries étatsuniennes toujours projetées en anglais. Jusqu'à l'âge de dix ans, nous aimions jouer au magasin, notamment avec deux petits voisins, un garçon et une fille dont la mère tenait un petit dépanneur à deux pas. Une grosse caisse de bois renversée servait de comptoir. On ramassait des paquets de cigarettes vides […], des papiers d'emballage de palettes de chocolat, des bouchons et bouteilles

Au temps de la petite enfance, sur la rue Bourassa, à Lauzon, vers 1945
Source : FML

de soda […] et on se mettait à singer ce petit commerce. Des heures de plaisir où le détritus commercial se métamorphose pour reconstituer un magasin. Dans une société presque théocratique menée par le sacré, un petit voisin aux parents dévots possédait un autel d'église miniature et tous les vêtements et accessoires sacerdotaux pour dire la messe, comme on la vivait tous les dimanches en vrai. Après avoir joué au magasin, au cowboy et aux Indiens qui se faisaient toujours massacrer par les blancs, après avoir joué à la madame, à Tarzan ou à Superman, à la cachette ou aux activités de voirie dans notre cour en terre, après avoir imité mon père entrepreneur électricien équipé de tout ce qu'il fallait pour grimper aux poteaux en enfilant ses équipements qui dormaient dans le hangar, nous assistions à la messe. Les déguisements en prêtre étaient complets. Yoyo, bolo, billes, tire-pois, parties de hockey improvisées sur des patinoires domestiques aménagées partout à l'extérieur, glissades bien vives construites par les parents, forts de neige crénelés et assauts sont d'autres bons moments ludiques de mon enfance à Lauzon, sur la rue Bourassa, au bord du fleuve.[12] »

Le blason du facteur Paquette

« [Je] suis passé à Lauzon, le pays de mon enfance, saluer le fondateur de notre ville, le héros Guillaume Couture, dans sa dernière posture héroïque, tout près de l'église Saint-Joseph de Lauzon. […] Dans mon enfance, le site de cet hommage collectif était traversé par un généreux ruisseau qui est maintenant canalisé, voisin immédiat de la maison du facteur Paquette, aujourd'hui démolie, une petite maison en bois, agrémentée de beaux jardins, les premiers fleuris avec une plate-bande de tulipes multicolores au printemps. Monsieur Paquette avait le pouce vert et son parterre témoignait de sa sensibilité. Quand il distribuait le courrier dans notre rue, cachés derrière les palissades, on lui chantait en chœur : « Paquette la galette numéro 37, qui lâche des pets dans la rue Joliet, qui vend des cigarettes trois cents pour sept ». Et il nous faisait les gros yeux en souriant…[13] »

Habiter un bungalow éternel à Lévis

« Mon père est tombé en amour avec un modèle de *bungalow* qu'il a fait venir de Toronto, chez Home Building Canada. Je me souviens très bien des quatre copies de bleu pour 20 $. Il a pris les plans et les a aménagés à sa

12. Cité dans Michel Lessard, « Préface », dans Jean Bouchard, *Jouets anciens au Québec, 1639-1969. La seconde parade*, Québec, 2017, 192 p. Dans sa *Nouvelle Encyclopédie des antiquités*, à la p. 433, paraît le portrait d'un enfant vêtu en prêtre, prêt pour la messe, vers 1910 ; y figure également la photo d'un autel miniature avec ses accessoires liturgiques, de fabrication industrielle, vers 1920 ; en outre, les publicités des années 1950 illustrent les jeux en vogue de l'enfance pour promouvoir leurs produits, tel le célèbre fromage Velveeta, à la p. 443.

13. Courriel, 6 juillet 2017.

façon. C'est intéressant sur le plan ethnologique. Mon père avait sa vision d'une maison et de son aménagement intérieur. Il voulait une maison qui allait durer, qu'il pourrait céder comme legs. Alors, il a choisi un *bungalow*, mais un *bungalow* éternel. J'ai une de mes étudiantes, Danielle Pigeon, qui a fait un film d'une heure sur le *bungalow* pour Radio-Canada[14]. Elle s'est servie de moi et de l'exemple de mon père. Mon père, donc, qu'est-ce qu'il a fait ? Comme il voulait que sa maison soit en brique et en pierre, il a choisi la brique la plus dure de Scott-Jonction. La maison, il l'a voulue aussi, non pas en charpente claire en deux par quatre, mais plutôt en bois plein de L'Islet, du trois pouces d'épaisseur. Les murs ont été montés en bois embouveté, les joints tirés au goudron. À l'intérieur, il a préféré le plâtre au gypse. Des plâtriers sont donc venus faire le travail suivant la tradition, ce qui fait que les murs étaient extrêmement solides. Comme le plan de la maison était très cloisonné, il l'a fait modifier pour ouvrir les espaces. On retrouvait tout le principe de la salle commune, comme il l'avait connue et comme on l'avait développée au Québec dans la maison traditionnelle. On retrouvait donc le salon, ensuite la salle de télévision et la grande cuisine. La maison de ma mère et de mon père a 70 ans. Elle est encore là, avec ses fenêtres réalisées par un menuisier de Lauzon. Elle est exactement comme elle était en 1953. Elle n'a pas bronché d'une miette. Elle a ses mêmes couleurs, un vert piscine pour la porte d'en avant, le jaune serin pour les bordures de larmiers. Rien n'a changé. Mon père voulait une maison solide ».

La fête des sucres en Beauce

« Dans mon enfance et mon adolescence, tous les printemps, dans la tiédeur des jours et de la neige mouillée, nous partions aux sucres chez l'oncle Tancrède, dans le rang Sainte-Adélaïde à Saint-Jules, qui avait hérité du patrimoine autarcique familial et, conséquemment, de la parcelle en bois debout consacrée à l'acériculture. La fête des sucres se confondait avec la magie de Pâques, la suavité du printemps et le retour du soleil, sonnant le réveil magique de la Nature, de toutes les natures. L'oncle Tancrède était un géant, les mains larges comme des portes à battants, la pipe au bec et le regard bleu acier, celui du "grand-père qui monte la garde…" [...] Je me souviens des gros traîneaux à la file voguant en caravane vers la sucrerie en chantant, des attelages suant dans des ornières boueuses et des champs partiellement inondés, émaillés de plaque de neige fondante dans une manière de Borduas. Je me souviens des repas à la cabane d'une ou de deux tablées, la première pour soulager la faim des enfants suivie des hommes déjà *pompettes*, enfin

14. Danielle Pigeon, *Éloge du bungalow*, Montréal, Les Productions Virage, 16 mm, couleur, 57 min 30 sec (version longue), 52 min 50 sec (version courte), 2003 ; sur le *bungalow*, voir aussi Michel Lessard, *Sainte-Foy. L'Art de vivre en banlieue au Québec*, p. 195-215.

les femmes qui géraient les fourneaux de fonte dans une pièce partiellement fermée tout près des grandes pannes en ébullition. […]

La cuisine de la cabane, une cuisine joyeuse nourrie par les petits coups de *bagosse*, du gros gin à l'eau d'érable, mélangeait les odeurs de boucane et le sucré dans la soupe aux pois à l'eau d'érable, dans les œufs frits dans le sirop, dans les grillades de lard salé, les « oreilles de Christ » comme on disait, dans les crêpes brûlées parsemées de sucre blond et dans les *pépères*, ces boules de pâtes trempées dans le sirop chaud, et dans de bonnes *bines* également arrosées de sirop. Le banquet finissait en chansons, mon père, grand amateur de chant, entonnait toujours son *En caravane, allons à la cabane*, suivi de *À la claire fontaine*, *Alouette* une chanson à répondre, *Isabeau s'y promène* et tout un folklore venu de France, soutenu par les voix de femmes où tous se serraient les coudes dans le bonheur de vivre et la joie.[15] »

Faire son temps d'avant mariage

« Ma mère, Marie-Alexandrine Poulin (1911-2012), partie à l'âge vénérable de 100 ans, fut une maîtresse d'école de rang et d'école de village de 1929 à 1938 à Saint-Jules-de-Beauce. Lorsqu'elle s'est mariée l'année de la grande crise, elle a automatiquement perdu son emploi, les institutrices devant être célibataires. Toute sa longue vie, ma mère nous a raconté ses souvenirs de cette époque de générosité. Trente-cinq minutes de marche pour se rendre à son premier travail, soir et matin, dans le rang Sainte-Adélaïde. L'hiver, son frère aîné la conduisait le dimanche soir à la maison d'école où elle occupait une partie du bâtiment pour la semaine et repartait dans sa famille le vendredi, à la fin des classes. Elle devait chauffer l'école avec un gros poêle à bois à deux ponts en fonte, aménagé dans une cloison, ouvrant feu et fourneau du côté de la classe et du côté cuisine. Elle devait tout prévoir pour se nourrir pendant cinq jours. La commission scolaire fournissait seulement le bois sec, cordé dans un hangar en annexe à l'école.

Marie-Alexandrine enseignait dans le même local à une grosse trentaine d'enfants, de la première à la septième année. Donc, des tout-petits aux adolescents costauds de 13 ou 14 ans, qui étaient mis à contribution pour rentrer du bois, chauffer le poêle et entretenir les locaux et la cour. Au bout du hangar à bois connecté à l'école, on trouvait les latrines, pas toujours dans le parfum des roses et qui rappelaient parfois leur présence jusque dans la classe ! Le grand défi de l'institutrice : occuper tout le monde quotidiennement dans l'apprentissage à partir d'un programme méthodique bien préparé. L'écriture et la lecture, le français, composition et dictée, les

15. Michel Lessard, « Le Temps des sucres. De l'expérience familiale au regard ethno-cinématographique », *op. cit.*, 2017, p. 123-124.

« Ma mère », Maria Poulin, maîtresse d'école, Saint-Jules, 1930
Toute la dignité de la fonction incarnée par ces femmes de devoir
Source : FML

mathématiques, l'histoire et la géographie, le catéchisme et l'histoire sainte, le dessin le vendredi, le chant, l'hygiène et la bienséance composaient un programme chargé. Et le soir, à la lampe à l'huile, en entendant souvent la tempête hurler dehors, les corrections, la préparation de la journée suivante, bien définie d'une belle main d'écriture au grand tableau noir, étalé sous un crucifix triomphant. On comprend facilement les peurs d'une jeune fille de 18 à 27 ans, seule dans la nuit, avec comme seule compagnie le feu qui crépite et le vent qui souffle en faisant craquer la charpente.

Marie-Alexandrine suivra le parcours de sa belle-sœur Yvonne Gagné, son aînée, et sera imitée par sa petite sœur Marie-Blanche, qui fera elle aussi son temps d'avant mariage comme maîtresse d'école. Et plusieurs de leurs élèves seront des membres de la famille. […] L'hiver, à l'école du village, pour briser la solitude, elle se faisait accompagner par ma grand-mère, Zélie Tardif (1872-1976), mariée à l'âge de 16 ans, une maman de 20 enfants qui a vécu jusqu'à l'âge vénérable de 104 ans, dotée jusqu'à la fin d'une

grande lucidité et de beaux yeux bleus… Elle y reprenait enfin ses classes en écoutant sa fille, autour du poêle ronflant de l'autre côté du mur, dans la cuisine d'office où mijotait le repas du midi embaumant la classe…[16] »

La prise de ruban au Collège de Lévis

« À la fin du cours classique, les étudiants choisissaient leur vocation. Ici, dans la région de Québec, l'événement se passait en public. Tous les parents et les élèves étaient conviés dans une grande salle, comme l'auditorium du Collège de Lévis, construit en 1953 et qui pouvait contenir 1 200 personnes. Tout le monde était là, en grand nombre. En avant, se retrouvait toutes les autorités ecclésiastiques, habillées en grande pompe. Chaque élève était appelé sur scène et annonçait à toute la communauté son choix de vie : curé, médecin, etc. La prise de ruban, c'est donc ce moment où tu t'avances sur scène, à l'avant, où tu annonces publiquement ce que tu veux faire dans la vie et où tu prends ton rang à la suite des autres.

Fondation du théâtre de la Rive-Sud, 1962
Préparation de la pièce *Antigone* de Jean Anouilh, au Collège de Lévis
En avant, Hélène Lamontagne, Hélène Parent, les cofondateurs Pierre Morency et Michel Lessard, en arrière, et France Samson
Source : Fml

16. Michel Lessard, « Préface », dans Robert Tessier, avec la collaboration de Paul Saint-Arnaud, Jean-Marie Lalande, Yvan De Blois et Jean-Claude Tardif, *L'Époque des écoles de rang, 1824-1964. Regard sur Bellechasse*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 527 p.

Encore à l'époque, en 1963-1964, je dirais que la moitié des 120 finissants s'en allaient tous au Grand Séminaire pour devenir des curés. Sur mon ruban, il était écrit « Histoire et archéologie ». Personne n'avait choisi ça ! Mais c'était mon rêve d'enfance. J'étais passionné par deux sujets quand j'étais plus jeune, la biologie, la recherche sur l'évolution de l'homme ; et les civilisations précolombiennes et tout ce qui concernait les Mayas, les Incas, les Toltèques, les Totonaques. Je suis un Tintin dans l'âme ! »

Les coffres du trousseau de mariage

« Lorsque je me suis marié dans les années 1960, ma mère Maria Poulin, d'origine beauceronne, m'a ouvert les coffres de son trousseau de mariage pour m'offrir notamment des pièces de literie qu'elle avait créées dans l'entre-deux-guerres, ou qu'elle avait reçues en cadeau de sa mère, une production domestique qui remontait au début du XXe siècle et même plus loin. Catalognes multicolores, couvertures de laine d'agneau à bandes de couleur délicatement enjolivées d'appliqués ou de broderies festonnées, couvre-lits, courtepointes et douillettes… Je débutais ma vie conjugale en m'enveloppant la nuit dans le cœur et les mains de ma lignée. Des articles inusables, des heures de patience, l'art enraciné des femmes exprimant leur tendresse, objets du terroir, colorants végétaux puisés dans la flore du pays, décors brodés de notre patrimoine floral mélangeant plusieurs traditions culturelles.[17] »

II. L'encyclopédiste de tous les usages quotidiens (1968-2007)

À l'orée de sa vie professionnelle dans les années 1960, Michel Lessard se questionne sur sa place dans la lignée familiale. Ce n'est plus le temps de l'agriculture, ni du chemin de fer, ni de l'électricité. C'est l'époque de l'histoire, de l'identité, de l'enseignement. Nous baignons dans la Révolution tranquille. L'appareil d'État se construit. Universités, cégeps, écoles se multiplient. « Moi, qu'est-ce que je deviens ? », se dit-il en référence à ses ascendants Lessard. Sa réponse fuse : professeur d'histoire !

Engagé en 1968 par l'École normale Marguerite d'Youville, située sur le chemin des Quatre-Bourgeois, à Sainte-Foy, où il découvre alors les charmes de la vie de banlieue avec sa petite famille[18], le jeune professeur de didactique et de méthodologie de l'histoire plonge avec passion, jusqu'en 1972, dans l'enseignement de sa matière. Comment permettre à de jeunes esprits, de

17. Michel Lessard, « Préface », dans Jacques Blais, *op. cit.*

18. Onzième de la lignée, descendant d'Étienne de Lessard, né en Basse-Normandie en 1623, débarqué à Québec en 1647, inhumé sur la Côte de Beaupré en 1703, son « fils Louis-Frédéric est né le 20 juillet 1969 au Jeffery Hale le jour et l'heure où Armstrong a mis le pied sur la lune. Il faisait très chaud et dans la salle d'attente, je suivais l'événement à la télévision. Les infirmières me pressaient de lui donner le prénom de Neil Armstrong ». Courriel, 2 mai 2019.

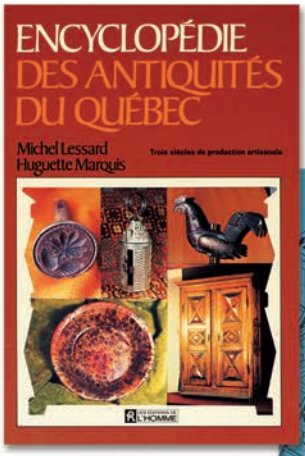
futurs maîtres, de saisir concrètement des notions aussi abstraites parfois que le temps et l'espace ? L'approche inductive en histoire, très en vogue à l'Université Laval, le motive à se servir des objets, ceux d'aujourd'hui, comme tremplin vers le passé. « On valorisait beaucoup l'aujourd'hui vers l'hier, le concret vers l'abstrait, raconte-t-il. Pour concrétiser le temps, il faut qu'on ait des témoins matériels ».

L'idée lui vient de promouvoir auprès de ses étudiants des objets contemporains pour remonter tranquillement le fleuve du temps, vers les objets de leurs grands-parents, de leurs arrière-grands-parents. « Partir du fer à repasser de sa mère, leur expliquait-il, puis aller voir celui de sa grand-mère, puis celui de son arrière-grand-mère. Utiliser un appareillage domestique, c'était plus facile d'approche, par exemple le grille-pain de 1970, de 1950, de 1940 et le grille-pain de 1920, parce qu'il y en avait des grille-pain en 1920 ! » Et d'expliquer ainsi à ses classes la différence entre ces divers éléments familiers de leur passé, leur qualité, leur style, leur technicité. « J'ai voulu leur faire sentir le flux tangible émanant des objets, dit-il, et leur permettre de recomposer le passage du temps à travers le changement. Ce flux-là, c'est le temps, c'est l'histoire en marche. Et ça s'applique à tous les biens, toutes les situations, tous les monuments, tout ce qui compose notre environnement. »

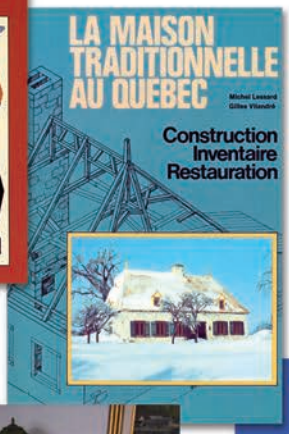
Le souvenir de son oncle Raymond Doyon, de Saint-Jules, l'inspire. « Il ratissait déjà la campagne, dans les années 1950, raconte-t-il, pour ramasser des objets anciens qu'il entassait dans sa grange-étable : vieux poêles à bois, vieux fers à repasser, disques en vinyle épais attachés avec une broche, gramophones à manivelle, stéréoscopes, meubles. Des objets que je voyais aussi en usage dans sa maison. » Comme un ethnologue de la culture matérielle, il s'interroge sur les usages, sur la fonction, sur les fabricants, sur les entreprises qui ont manufacturé ces objets. Mais surtout sur les usages, qui retiennent plus particulièrement son attention. « À quoi donc servaient tous ces objets ? », se demande-t-il. Il accumule donc des fiches sur un très grand nombre d'objets facilement accessibles : en céramique, en verre, en métal, en textile, en bois, pour montrer que notre vie quotidienne est racinée dans le riche terreau du passé et qu'on avait su, à toutes les périodes de l'histoire du Québec, répondre aux besoins de sa population de façon très originale, bien inscrite dans des courants d'art et de culture. « En fait, avoue Michel Lessard, je me rends compte que mon intérêt pour la culture matérielle vient de ma passion pour la pédagogie ».

Dans la lignée des Barbeau, Séguin, Dupont

À la suggestion d'un ami, Michel Lessard se rend à Montréal avec ses boîtes de fiches sous le bras pour rencontrer Pierre Lespérance et son collaborateur

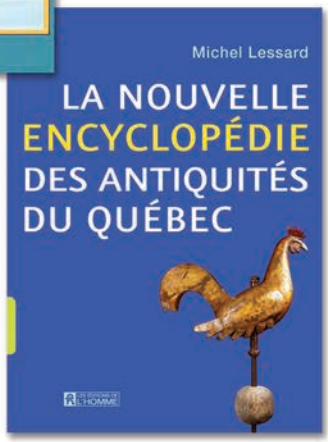


Un des cinquante livres les plus marquants de l'histoire des Éditions de l'Homme, 1971
Source : FML, photo Éditions de l'Homme

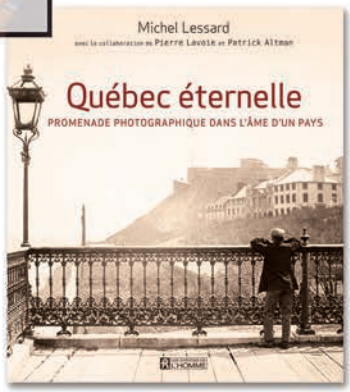


La bible de tous les restaurateurs de maisons anciennes, 1974
Source : FML,
photo Éditions de l'Homme

À l'œuvre et à l'épreuve : la préparation d'un manuscrit, 2010
Source : Photo Patrick Altman



Un classique du domaine du patrimoine matériel, 2007
Source : FML



Le grand legs de l'auteur sur l'histoire de la photo au Québec, 2013
Source : FML, photo Éditions de l'Homme

Au cimetière de L'Anse-Saint-Jean, 1982
Repérage de terrain sur les cimetières,
pour la série des *Arts sacrés au Québec*
Source : FML

Un portail émouvant,
Saint-André-de-Kamouraska, 1979
Reconstitué par Jean-Marie Paradis dans sa maison,
avec les sculptures de l'ancien baptistère
de l'église de Saint-André-de-Kamouraska
Source : FML

***Les Poêles à bois*, 1982**
Tournage à la Fonderie de
Lotbinière, avec François Brault
et le maître-fondeur
Source : FML

Vigneaux de
morue séchée, 1977
Tournage du film *La Pêche*
avec Guy Dufaux
Source : FML

Alain Stanké qui dirigent les Éditions de L'Homme, la seule maison d'édition qu'il connaisse un peu, l'éditeur de Madame Bertrand ! Stanké décèle tout de suite l'énorme potentiel encyclopédique du projet réalisé par le jeune professeur, à une période, faut-il le rappeler, où tout le monde ratisse le Québec pour se procurer, avec la ferveur d'un croisé de l'identité nationale, qui une armoire antique, qui un vieux soufflet de forge, qui une baratte à beurre ancienne !

Paraît ainsi en 1971 l'*Encyclopédie des antiquités du Québec*, un volume de plus de 500 pages, qualifié dès sa sortie de moderne et visuel, un guide complet qui vient enfin répondre aux besoins du grand public avide de connaissances sur la culture matérielle du Québec. Le succès est instantané et le livre, au grand étonnement de son auteur qui ignore jusqu'à la signification du mot *best-seller*, figure au palmarès des dix meilleurs vendeurs de *La Presse* pendant un an[19]. Des dizaines de milliers d'exemplaires se vendent comme des petits pains chauds ! « J'étais le premier surpris, confie-t-il, de me voir bombardé "spécialiste en objets anciens". Quand j'ai publié l'*Encyclopédie des antiquités du Québec*, je ne voulais pas vendre une identité, mais des produits didactiques ! Je vendais ma passion d'enseignant qui formait de futurs professeurs à utiliser une nouvelle technique pour enseigner l'histoire ».

Après le succès de librairie de son premier livre, Michel Lessard, à la demande de son éditeur flairant un bon filon, s'attaque à la maison québécoise. L'ethnohistorien récidive donc, en 1972, avec la publication d'une brique de plus de 700 pages, l'*Encyclopédie de la maison québécoise*, richement illustrée de dessins et de photos, mais surtout de plans et de relevés techniques dus à sa collaboration avec Gilles Vilandré, devenu très vite son mentor en architecture. « Avec ce que ce gars-là m'a donné en cinq ans – il était mon aîné d'une quinzaine d'années –, il m'a sacré architecte ! Il m'a fait comprendre ce qu'est la création architecturale, ce qu'est une maison, ce qu'est l'aménagement urbain ! » Le livre rencontre de nouveau la ferveur populaire et s'écoule aussi à plusieurs dizaines de milliers de copies. Vilandré, note son compagnon d'armes, « a fait des relevés et il m'a proposé des dessins extraordinaires des maisons. Ça donnait du tonus à mon encyclopédie. C'était un architecte-urbaniste remarquable, avec qui j'ai écrit beaucoup d'articles, notamment dans la revue *Forces*, que je destinais en particulier aux architectes.[20] » Près d'une cinquantaine d'années plus tard,

19. Le livre figure parmi la liste des cinquante titres les plus marquants, et Michel Lessard parmi les auteurs les plus populaires, de l'histoire des Éditions de L'Homme. Cité dans www.editions-homme.com/50ans /historique. aspx.

20. Michel Lessard et Gilles Vilandré, « La Maison québécoise : une maison retrouvée », *Forces,* nº 36, 1976, p. 34-41.

ce livre est toujours considéré comme l'un des ouvrages les plus marquants en architecture québécoise.

La publication du *Rapport Parent* en 1963-1964 balaie toutes les institutions scolaires du paysage québécois dans une gigantesque refonte du système éducatif. Les écoles normales n'y échappent pas et passent à la trappe avec le cours classique au tournant des années 1970. Pour gagner sa vie, Michel Lessard fonde alors avec Vilandré, en 1972, l'Atelier de recherche et d'aménagement de bâtiments anciens du Québec (Arabaq). Débute ainsi une singulière entreprise qui dure jusqu'en 1975, ponctuée au cours de ces années par les restaurations d'une vingtaine de bâtiments. Les maisons Gourdeau (Île d'Orléans), Sauvé (Richelieu), Lamontagne (Rimouski) et Morrissette (Richelieu), entre autres, rayonnent sur la scène canadienne de tout leur savoir-faire et méritent très tôt aux deux restaurateurs un prix de la Fondation Héritage Canada pour leur contribution remarquable à la conservation du patrimoine[21]. La publication en 1974 de *La Maison traditionnelle au Québec*, vendue à plus de 20 000 exemplaires, couronne la somme de leurs expériences et de leurs connaissances en ce domaine.

Michel Lessard jette pourtant un regard sévère sur ses premières publications[22]. « Péchés de jeunesse », affirme-t-il sans ambages de façon péremptoire, sévèrement critiqués par les universitaires. Propos tempérés toutefois par l'ancien recteur de l'Uqàm, Claude Corbo, qui rattache « très honorablement » l'auteur à « cette tradition scientifique québécoise qu'ont progressivement édifiée Marius Barbeau, Luc Lacourcière, Jean Palardy, Robert-Lionel Séguin, Jean-Claude Dupont[23] ». Et Lessard de préciser : « En fait, mes encyclopédies, c'était une initiation au vocabulaire, mais pour beaucoup de gens aujourd'hui, c'est encore une bible » qui se retrouve dans beaucoup de bibliothèques familiales.

Je suis un encyclopédiste dans l'âme

Tentation ou illusion encyclopédique, l'idée de réunir entre les deux couvertures d'un seul ouvrage tous les savoirs sur les objets anciens de sa collectivité ne cesse cependant de l'obséder, jusqu'à vouloir résumer périodiquement la somme des connaissances en ethnohistoire sur la culture matérielle du Québec. « La culture matérielle, soutient-il avec conviction, reflète toujours avec force les caractères identitaires des peuples et des nations. C'est aussi la meilleure façon de concrétiser les valeurs d'une

21. « Deux Québécois sont honorés », *Le Soleil*, 29 septembre 1974.

22. L'auteur pointe du doigt son *Encyclopédie des antiquités du Québec* et son *Encyclopédie de la maison québécoise.* Tous les livres qu'il publie durant cette période, y inclus *L'Art traditionnel au Québec* (1975), connaissent tous de grands succès de librairie.

23. Claude Corbo, « Préface », dans Michel Lessard, *Montréal au xxe siècle. Regards de photographes*, p. 9.

société et d'enseigner l'histoire. Le Québec se nomme et se signe à travers ses monuments et ses objets anciens.[24] »

Faire des encyclopédies, c'est aussi pour lui une façon de se connecter à l'un des traits les plus caractéristiques du lectorat québécois, façonné en particulier dans les années 1950 par la place de *L'Encyclopédie de la jeunesse* dans les bibliothèques familiales. « Les livres qui marchent au Québec, ce sont les livres qui te donnent l'impression que tu as tout le savoir entre deux couvertures, d'avoir toute la connaissance pour le même prix. Quand je fais mes encyclopédies, je participe du même esprit, j'essaie de montrer qu'il n'y a plus de connaissances à aller chercher en dehors de mon livre ». Pari réussi si l'on en juge par l'émission *Passion maisons*, diffusée sur les ondes du canal Historia pendant sept saisons (2005-2012), où les propriétaires de maisons brandissent pratiquement tous entre leurs mains un exemplaire de *La Maison traditionnelle au Québec*. « [O]n peut considérer que, dans la deuxième moitié du XXe siècle, Michel Lessard, ethnologue, historien, écrivain, est probablement la personne qui a le plus émerveillé, éveillé et marqué l'esprit des amateurs-artisans dans ce domaine. Ces restaurateurs et restauratrices en herbe ont en grand nombre dévoré avidement ses livres dans les années entourant 1972, et se sont approprié cette protection de notre patrimoine, comme jamais il n'avait été fait avant.[25] »

Cette culture matérielle défendue et promue par l'ethnohistorien ne s'arrête pas dans son esprit à la Nouvelle-France. « On s'est beaucoup focalisé, enchaîne-t-il, sur le patrimoine du XVIIIe siècle et sur le Régime français. Mais on a aussi un patrimoine du XIXe siècle, du XXe siècle, un patrimoine vivant, immatériel, industriel. On a trop tardé à étudier ces patrimoines qui n'ont pas été valorisés. Au Québec, au XIXe siècle, la rencontre de la modernité et des temps nouveaux s'est faite par le prélart, le papier peint et les tuiles de poêles. Était moderne qui réunissait chez lui ces trois éléments.[26] » Les francophones de partout au Canada, clamait-il déjà en 1989, « désirent maintenant mesurer leur relation avec le modernisme et la modernité, s'ouvrir plus que jamais sur le monde et comparer leur dynamisme, leur état d'être, leur goût et leur manière avec l'extérieur. […] L'heure convoque la discipline [ethnologique] à porter la richesse de ses études et de ses expériences des vingt dernières années sur la connaissance et la découverte d'autres facettes de la réalité québécoise, plus proches de l'urbanisation systématique, du pluralisme religieux, de la réalité poly[ethn]ique,

24. Cité par le député Gilles Lehouillier dans son allocution à l'occasion de la remise de la médaille de l'Assemblée nationale du Québec à Michel Lessard en 2010.

25. *Passion maisons*, Boucherville, Productions PRAM, série télévisuelle produite et réalisée par Marie Dumais, 2011, cité à l'adresse suivante : www.piecesurpiece.com/index.php/8-nouvelles/5-la-regrettee-emission-passion-maisons-sur-canal-historia.

26. *Entrevue BM*.

du rythme industriel et des attitudes de masse[27] ». Il faut renouveler le « regard ethnologique, répétait-il en 1994, une discipline trop longtemps focalisée sur le monde rural et sur les seules racines artisanales françaises[28] ».

D'autres livres suivront, imprégnés du regard de l'ethnohistorien tourné vers ces nouveaux marqueurs du patrimoine québécois, par exemple sa fameuse trilogie sur les *Objets* et les *Meubles anciens*, parus dans la décennie 1990. Dans des pages lumineuses allant de l'ethnologue au collectionneur, Michel Lessard livre dans ces derniers ouvrages une synthèse admirable sur une science, l'ethnohistoire, « qui permet de lire et de comprendre une quotidienneté sur laquelle l'histoire traditionnelle a toujours été muette. » De patrimoines en inventaires, sa pensée s'attache avec encore plus d'acuité à rendre intelligibles les multiples discours de l'objet, ainsi qu'à mieux cerner cet ensemble complexe de traces matérielles, « un haut lieu de données permettant d'interpréter une provenance, d'inspirer des élans collectifs, un fonds utile pour exprimer avec plus de précision sa participation originale au monde.[29] » Ces trois livres, ainsi que son impressionnante somme ethnologique, la *Nouvelle Encyclopédie des antiquités du Québec* (2007)[30], reprennent avec plus d'amplitude et de profondeur, avec des connaissances et une présentation enrichie, son encyclopédie de 1971. Ils sonderont quatre siècles d'histoire des objets, issus du creuset des quatre cultures qui ont façonné le vieux fonds français de la psyché québécoise, l'amérindienne, la française, la britannique et l'étasunienne.

Les catalogues commerciaux, une source documentaire fondamentale
Prélart, papier peint et tuiles de poêles à bois, les précurseurs de la modernité québécoise
Source : Fml, photo Éditions de l'Homme

27. Michel Lessard, « La Mort du patrimoine », *La Pratique de l'ethnologie au Québec* dans *Ethnologie*, Société québécoise des ethnologues, vol. 11, nº 3, janvier 1989, p. 43.

28. *Id.*, « De l'utilité des catalogues commerciaux en ethnohistoire du Québec », *Les Cahiers des Dix,* nº 49, 1994, p. 215.

29. *Objets anciens du Québec. La vie domestique*, p. 41 ; *Antiquités du Québec. Objets anciens. Vie sociale et culturelle*, p. 30.

30. La parution de cet ouvrage majeur, « un classique du domaine du patrimoine matériel », a fait l'objet de la rubrique « Points de vue » dans *Rabaska*, vol. 6, 2008, p. 92-108.

Michel Lessard et son informateur Ronald Chabot
Ronald Chabot, collectionneur d'environ 7 500 catalogues,
couvrant 150 ans de culture matérielle au Québec
Source : FML

Ce discours nouveau et original de l'auteur sur les objets intègre dorénavant la vie urbaine et les productions industrielles nationales et étrangères. Il trouve en particulier sa source dans l'étude des catalogues commerciaux. « À un moment, écrit-il, où l'ethnohistoire nationale commence à valoriser nos racines industrielles, que les études sur la culture matérielle sont en voie de passer de la ruralité et de la francité à l'urbanité et à l'américanité, des états tout aussi définisseurs l'un que l'autre de l'« homo quebecensis », les imprimés commerciaux constituent une source documentaire fondamentale dans l'exercice de reconstitution synchronique des quotidiens de notre âge industriel.[31] » Un de ses informateurs de Lévis, feu Ronald Chabot, propriétaire d'une impressionnante collection d'environ 7 500 catalogues industriels, cédée depuis au Musée de la civilisation de Québec[32], l'avait sensibilisé à cette manne de données sur toute la culture matérielle des 150 dernières années.

Collectionneur de la modernité

Un autre bel exemple de cette curiosité du sourcier Lessard à repérer les

31. *Id.*, « De l'utilité des catalogues commerciaux en ethnohistoire du Québec », *op.cit.*, p. 215.

32. Michèle Laferrière, « Cinq mille catalogues au musée », *Le Soleil*, 24 septembre 2011, consulté en ligne à l'adresse suivante : www.lesoleil.com/maison/cinq-mille-catalogues-au-musee-d2d20cc060f3212067dd626999334e5d ; Michel Lessard, « Portrait du collectionneur », *Cap-aux-Diamants*, nº 52, p. 10-13 ; Peter Gagné, archiviste au Musée de la civilisation, dénombre plus de 7 500 documents dans « La Collection Ronald Chabot », Québec, Musée de la civilisation, série *Collections*, consulté en ligne à l'adresse suivante : collections.mcq.org/collections-ronald-chabot ; Marguerite Sauriol, « Un passionné de la collection : Ronald Chabot », texte établi à partir d'une entrevue réalisée par John Willis avec Ronald Chabot en novembre 2002, Ottawa, Musée canadien de l'histoire, consulté en ligne à l'adresse suivante : www.museedelhistoire.ca/cmc/exhibitions/cpm/catalog/cat3101f.html.

changements d'usages, les nouveaux rites sociaux, l'évolution de la culture matérielle et de l'habitat est son livre sur Sainte-Foy (2001). Vivre en banlieue au Québec constitue un vaste chantier de la modernité dans les années d'après-guerre, en particulier dans les années 1960 et 1970. Les « mutations d'un art de vivre fort pimenté par notre américanité et notre voisinage avec les États-Unis » lui donne le goût d'explorer plus à fond cette ville qu'il a habitée durant six ans lors de ses études universitaires et ses premières années d'enseignement.

La rencontre avec Camille Gosselin (1929-2001), un passionné d'histoire locale et de photographie, s'avère déterminante. Michel Lessard livre une enquête ethnologique fouillée sur le *bungalow*, à partir entre autres de ses entrevues avec lui et de son corpus d'images. Dans son *bungalow* de la rue Allard, située dans la paroisse Saint-Yves de Sainte-Foy, qu'il habite depuis 1964, Camille Gosselin constitue en effet au cours des années une banque de milliers de photographies et diapositives prises chaque semaine. Des images de sa vie familiale, sur ses enfants, ses voyages, ses parents et amis, autour de la piscine, lors des barbecues, à l'occasion des célébrations de l'année, des anniversaires, des fêtes de fin d'études, des fiançailles, mariages et naissances. Au total, avance-t-il, « une source intarissable de clichés étalés sur près de 40 ans, révélant avec bonheur la quotidienneté d'une famille exemplaire.[33] »

À ses yeux, un modèle particulier et inédit de vie en société émerge du Québec d'après-guerre, en lien quand même avec sa dynamique historique. « Tout mon discours analytique sur l'histoire du développement des banlieues était condensé là, avec toutes ses facettes ethnologiques. Mon livre est tout imprégné par cette dimension ethnologique, parce qu'avec l'histoire du Dr Gosselin, c'est tout l'art de vivre dans un *bungalow* en 1950 que je voulais décrire depuis longtemps. Dans mon prochain livre sur l'architecture, encore en chantier, c'est une section très importante. Je raconte la construction du *bungalow* de mon père et comment on y vivait à l'époque. Le *bungalow*, c'est une étape significative de l'architecture domestique au Québec. Nos plus grands architectes, même ceux qui étaient des leaders et qui concevaient de grands édifices, ont fait des *bungalows*. *Sainte-Foy*, c'est un très bon livre et j'en suis très fier. »

Par ailleurs, ce prochain livre auquel l'ethnohistorien fait référence sur la maison, et qui viendrait renouveler le sujet de sa première *Encyclopédie* sur ce thème, incarne aussi le lourd tribut à payer pour embrasser toutes les

33. Michel Lessard, *Sainte-Foy. L'Art de vivre en banlieue au Québec*, p. 48, 194-215 ; voir aussi dans le même ouvrage : Camille Gosselin, « Les Charmes du *bungalow* », p. 245-247, suivi de « L'Album de photos de la Révolution tranquille », « L'Album de photos du rêve fou » et « L'Album de photos des grands-parents », p. 248-253 ; et aussi Michel Lessard, « Vivre en conciergerie », p. 382.

connaissances liées aux objets anciens comme à l'habitat traditionnel d'une société. « Mon livre sur la maison est très avancé, explique-t-il. Il pourrait s'intituler *Tradition et modernité : la maison préférée des Québécois*. Il est chez moi, dans une caisse ; la caisse est grosse comme ça, fait-il des mains en esquissant dans les airs l'espace d'un volume ; tout est là : photos, entrevues réalisées, la moitié du livre écrit, la grande synthèse de la maison d'hier à aujourd'hui. C'est quoi notre maison ? Ça nous a pris 150 ans avant de découvrir ce qu'était notre maison, la maison où on se sentait bien. Depuis 1820, on a mis au point un modèle de maison et on a juste changé le costume depuis ce temps-là. C'est un très gros chantier, qui marquera la fin de la maison pour moi. Je ne reviendrai jamais plus sur le sujet. »

Mais, avait-il déjà noté dans un de ses livres, avec ce qui me semble aujourd'hui un voile de tristesse jeté sur son âge avancé, « une encyclopédie dans un champ spécifique est toujours à refaire, à récrire puisque le regard sur la culture matérielle varie continuellement, au gré des courants de société, des modes et des idéologies mises de l'avant par une collectivité.[34] » L'appel des profondeurs, évoqué par Nietzsche dans son célèbre aphorisme : « Et si tu regardes longtemps un abîme, l'abîme regarde aussi en toi », fait sentir ici le souffle de son aspiration…

À l'aube de la série *Un Pays, un goût, une manière*, 1976
Lors d'un tournage à la Maison Drouin (1750), Île d'Orléans
Source : FML

34. *Nouvelle Encyclopédie des antiquités*, p. 18.

La fresque cinématographique des us, coutumes et croyances

Pour l'heure, se profile une folle aventure qui allait durer pas loin d'une dizaine d'années (1976-1986) et mobiliser les énergies du chercheur dans un tout nouveau registre d'expression, le film. La page avec Vilandré se tourne en 1975. S'ouvre en 1976 le nouveau chapitre de Vidéodio, une compagnie de production audiovisuelle fondée à l'instigation d'un réalisateur de Radio-Canada à Québec. Jean-Marc Pageau, une vedette de l'institution dans les années 1975, lui propose de participer à l'aventure comme concepteur-scénariste et de réaliser une série de treize émissions sur la culture matérielle traditionnelle et sur l'ethnohistoire du Québec français. « Après le pilote, on signa pour un premier bloc de treize films avec Radio-Canada, puis devant le succès d'auditoire du diffuseur, on me commanda un second bloc, également de treize titres, plus quelques autres[35]. » C'est la naissance de la fabuleuse série d'*Un pays, un goût, une manière* qui réunit toute une pléiade de réalisateurs chevronnés et talentueux, entre autres Fernand Dansereau et Yolande Cadrin-Rossignol, avec qui Michel Lessard fait l'apprentissage du nouveau média.

« J'ai beaucoup d'admiration pour Fernand Dansereau. Il était au cœur du développement culturel du Québec. Il a participé à la fondation de la section française de l'Office national du film. C'est un être exceptionnel. Pendant un an et demi, il a été mon maître en cinéma et en communication. Mes projets d'émissions avaient été acceptés et quand on réalisait un projet de scénario, on faisait toujours des sessions de *brain storming* sur le sujet pendant deux, trois jours. On brassait des idées, entre autres pour développer notre imaginaire et notre façon de traiter le sujet au plan visuel et sonore, ou pour trouver nos lieux de tournage. Et quand on réalisait un film, c'était une semaine de tournage sur un seul sujet. Avec Fernand Dansereau, j'ai appris à développer des scénarios de film très minutieux : séquences, traitement sonore et visuel, localisation, minutage. »

Comme avec Vilandré en architecture, Michel Lessard trouve en Fernand Dansereau un mentor « puissant »[36], un modèle, une référence avec qui il pratique entre autres la technique du *cadavre exquis*, ce jeu d'écriture collective inventée par les surréalistes vers les années 1925. « C'était l'époque où on explorait avec zèle les capacités du cerveau humain et les ressources de l'inconscient. Après une heure de séance de *cadavre exquis*,

35. « De l'expérience familiale au regard ciné-ethnographique », *op.cit.*, p. 125.

36. Michel Lessard rend aussi hommage à son troisième grand mentor, l'écrivain Michel Garneau, qui lui « a montré comment syncoper le discours pour dire des choses extrêmement profondes en quelques mots. Il m'a montré l'importance des silences au cinéma ». Cité également dans « De l'expérience familiale au regard ciné-ethnographique », *op.cit.*, p. 126 : « cet immense professionnel qu'est Michel Garneau, une de nos meilleures plumes nationales. Cet auteur m'a tout appris de l'écriture [des textes de film]. »

on s'attaquait à la manière dont nous allions traiter notre sujet. » Pour son documentaire réalisé avec Dansereau sur les *Fêtes et veillées*, il résume en un rien de temps ce qu'il a discuté longuement avec son mentor sur le sens anthropologique de la fête et sur la manière très précise d'en tirer un film de trente minutes. « Pour qu'il y ait fête, trois éléments sont nécessaires. Il faut d'abord, rappelle-t-il, qu'il y ait une réminiscence du passé, c'est-à-dire aller chercher toute l'énergie du passé antérieur pour t'en nourrir. Quand c'est la fête d'une société, ce sont des pageants ou des chars allégoriques qui défilent des pages d'histoire. Quand c'est la fête de ton petit gars, tu sors l'album de photos et tu regardes sa dernière année. Il faut que tu parles abondamment du passé pour te charger de toute cette force accumulée dans la mémoire. Deuxième temps de la fête, le paroxysme. Tu t'éclates. Ce sont les chandelles, le gâteau, l'alcool, les masques, le feu de joie, les feux d'artifice. Il faut que tu t'éclates parce que tu es bourré d'énergie. Il n'y a pas de tabou. Quand ça se passe à la cabane à sucre, tu fais des masques[37] pour célébrer le réveil de toutes les natures ! Puis, le troisième temps de la fête, ça s'appelle la contemplation espérante du futur. On fait la fête pour ce troisième temps. On fait la fête pour se charger d'énergie, pour exploser et, finalement, se libérer et s'avancer vers l'avenir. La fête, c'est toujours pour l'avenir. Le jour de la Saint-Jean, le premier ministre doit dire : "Voilà où on est rendu et voilà où on s'en va". Réminiscence du passé, paroxysme, contemplation, j'ai retenu ça. »

Fidèle à son réflexe d'encyclopédiste et d'ethnohistorien tourné vers le terrain[38], Michel Lessard conçoit avec la série *Un pays, un goût, une manière* un projet de fresque cinématographique qui lui permet de revisiter la matière de ses encyclopédies et d'illustrer les plus importantes facettes de l'histoire québécoise par sa culture matérielle. Faire des films l'amène à se promener à travers tout le Québec et à mener beaucoup d'enquêtes de terrain. Le passage des premières encyclopédies à ses films affine ses connaissances et sa compréhension du milieu. Le portrait qu'il trace des Québécois embrasse ainsi le large horizon du défi de leur implantation sur un nouveau territoire dont ils signent l'aménagement original par une division cadastrale des terres en rangs et seigneuries. Les leçons du passé tirées de la maison réinventée de leurs ancêtres et de sa grande salle commune témoin de leurs gestes quotidiens, du mobilier qu'ils fabriquent avec les

37. « Les masques au temps des sucres concernent le barbouillage du visage chez les hommes avec de la suie de panne pour masquer leurs audaces. […] En anthropologie, le masque est une façon de doubler sa personnalité et de se permettre mille choses qu'on ne ferait pas normalement. Telle est la fonction du masque, même s'il est simplement composé d'un fard de suie accumulée autour des bouilleuses et sous les pannes de tôle. » *Entretiens RB* et courriel, 13 mai 2019.

38. Michel Lessard a complété un certificat en sociologie-anthropologie (1968), une maîtrise (1978) et un doctorat (1986) en arts et traditions populaires à l'Université Laval de Québec.

moyens du bord, de l'autarcie nécessaire à leur survie alimentaire au cours des longs mois d'hiver, du temps des sucres à l'époque des carrioles, des églises somptueuses qui règnent au centre de leur vie communautaire et économique, voilà autant de traits, d'aperçus émouvants, de films sur leur culture matérielle qui séduisent finalement les auditeurs de Radio-Canada. Succès sans précédent pour l'époque, 600 000 téléspectateurs en moyenne voient, à trois reprises, les quelque trente émissions de la série, à la fin des années 1970 et au début des années 1980.

Énumérons ici quelques titres pour illustrer l'ampleur de ce vaste panorama : *La Maison réinventée, L'Autarcie, L'Outil, Les Jouets anciens, L'Église traditionnelle, Au temps des carrioles, Le Temps des sucres, La Terre, le rang, la seigneurie, La Grange-étable au pays de l'hiver, Fêtes et veillées*[39], etc.

Les granges meurent comme des orignaux abattus

Une des clés de ce succès réside certainement dans le parti-pris du réalisateur qu'est devenu Michel Lessard de se refuser « à faire autre chose que de l'ethnographie », en captant sans artifices les gestes quotidiens de ses informateurs croqués sur le vif, « 90 % des prises de vue faites avec une caméra à l'épaule[40] ». Ses enquêtes de terrain lui font découvrir des porteurs de traditions explicatives du pays, acteurs souvent de gestes ancestraux en voie de disparition. « En faisant la recherche pour mes livres sur les objets et les maisons, je me suis promené à travers le Québec. J'ai rencontré des gens qui possédaient des patrimoines et des savoirs exceptionnels. Au fond, le terrain te dit ce que tu peux faire. »

Comme Alexis Tremblay pour Pierre Perreault dans sa saga de l'Île aux Coudres, un des personnages vedette de l'ethnographe, pour nombre de ses films, a été Roland Létourneau de Saint-Roch-des-Aulnaies. Roland Létourneau et sa femme Cécile, tient-il à préciser. « Ils vivaient en complète autarcie sur leur terre, dans leur vieille maison des années 1800. La forge logeait au sous-sol. Le grenier était immense, avec des alignements de coffres anciens le long de la cheminée. Madame Létourneau y faisait sécher, à l'automne, les produits de son immense potager sur le plancher, les oignons, l'ail, les pois, les fèves. Le grenier devenait, l'hiver, un garde-manger qui servait à la conservation de tous les aliments. Monsieur Létourneau possédait un patrimoine agricole constitué de tant de vaches, cochons, moutons, distribués un peu partout dans les clos de sa terre qui aboutissait

39. Les films de Michel Lessard sont recensés dans la bibliographie à la fin de ce portrait.

40. Claude Daigneault, « Les Défis relevés par Michel Lessard », *Le Soleil*, 9 décembre 1978, p. E5 ; « Une série de films inconnus offerts à un public affamé », *Le Soleil*, 7 juillet 1977, p. B5. Le titre de ce dernier article en dit long sur la réceptivité du grand public aux films du réalisateur.

au fleuve. La maison était réputée pour sa serrurerie de maître de forge, avec ses grandes poignées et ses platines en ajour, décorés de cœurs. Les ancêtres Létourneau avaient conservé un vieux traité de serrurerie française dans lequel on retrouve tous les modèles qui sont dans la maison. »

Il réalise donc plusieurs films avec la famille Létourneau. « Dans *L'Autarcie,* j'ai tourné un plan sur la saignée du cochon pour le temps des fêtes. M. Létourneau a exécuté les gestes comme c'était en usage il y a 150, 200 ans. Pas pour nous faire plaisir, mais parce qu'il pratiquait encore ça lui-même ! Dans *La Terre, le rang et la seigneurie*, M. Létourneau part avec sa masse de bois et ses piquets de cèdre. Pourquoi du cèdre ? Et pourquoi brûler le cèdre quand on le plante dans le sol ? Parce qu'on veut le carboniser en surface et le rendre imputrescible une fois les piquets fichés en terre. J'ai fait *Le Bois de chauffage, Les Caveaux à légumes, La Grange-étable* avec lui ».

Michel Lessard se désole de voir partir ces témoins de la culture matérielle qui l'ont enrichi de leurs apprentissages et de leurs connaissances. Et avec eux, les objets et les bâtiments qui ont imagé ses films. « J'ai réalisé trois films sur les granges, avance-t-il comme exemple. À la fin du dernier documentaire, je me plante devant une grange avec un toit couvert de chaume, dont tu ne vois qu'un mur de planches, et je livre mon message : "Tout ce que vous venez de voir en vrai, toutes ces cathédrales de bois qui ont construit le pays, vos enfants et les enfants de vos enfants ne les verront plus, sinon en films et en photos". La caméra fait lentement un zoom arrière et, là, le spectateur découvre soudainement une grange toute écréanchée qui va s'effoirer. Parce que les granges, elles meurent comme des orignaux. Elles plient d'abord deux pattes, puis elles s'écrasent en courbant le dos, grosses comme des orignaux épormyables comme dirait Gauvreau[41]. »

Nostalgique du temps qui passe et malheureux de la vieillesse qui s'installe à demeure, l'enquêteur de terrain défile la liste de ces livres auxquels il rêve, comme ce beau livre sur les granges dont il passe en revue dans sa mémoire encyclopédique des milliers d'images prises sur la route, mais que les limites de l'âge garderont enclos dans le cimetière des projets rêvés. Pourtant, s'exclame-t-il, « les granges au Québec, ç'a été génial ! Nos constructeurs de villages ont été des inventeurs créatifs, des architectes naturels de bâtiments liés à des fonctionnalités précises, à des technologies agricoles émergentes, à des façons de faire, à des paramètres esthétiques. Je pense à toutes ces granges à surcroît de la Beauce, si pleines de fantaisie dans leur décor et leur aménagement. »

41. *La Grange-étable*, *Les Bâtisseurs de granges*, *Les Pays de granges. Entretiens RB* et Michel Lessard, « Préface », dans Bernard Vachon, *La Passion du rural. Quarante ans d'écrits, de paroles et d'actions pour que vive le Québec rural*, tome 1, 2011, p. 17. Consulté en ligne à editionstrois-pistoles.com/boutique/fr/la-passion-du-rural-p150. Claude Gauvreau, *La Charge de l'orignal épormyable*, Montréal, L'Hexagone, 1992, 256 p.

Québec, pays catholique

Au terme d'une période intense de production intellectuelle marquée par la série éponyme d'*Un pays, un goût, une manière*, à laquelle s'ajoutent quelques films de circonstance, comme ceux issus de sa rencontre avec Paul Provencher[42], s'enclenche, au début des années 1980, le projet d'un nouveau cycle documentaire, consacré cette fois-ci au patrimoine religieux. Invité à déposer un projet par René Barbin, directeur des émissions religieuses du réseau français de Radio-Canada, Michel Lessard propose une série de 39 émissions sur les arts sacrés. « Je suis un encyclopédiste et j'ai toujours rêvé de tout couvrir dans un champ donné. J'ai donc voulu explorer toute l'histoire des arts sacrés au Québec, des débuts du pays jusqu'aux alentours de 1940, parce que l'histoire de l'art au Québec, sauf exception, c'est l'histoire des arts sacrés jusqu'à l'époque du *Refus global*[43]. Sculpture, orfèvrerie, peinture, architecture religieuse, presbytères, cimetières, je voulais passer tout ça au cash pour rendre un immense hommage à l'Église du Québec. Il y a un titre qui me trotte dans la tête depuis toujours : *Québec, pays catholique*. »

Il conçoit ce grand tableau d'ensemble et lance les neuf premiers films de la série[44]. Pour leur réalisation, il agit maintenant en véritable homme-orchestre, bien loin de ses débuts comme concepteur-scénariste : il participe au tournage, fait les entrevues, assiste au montage, donne son opinion sur la sélection des chutes, s'implique dans le mixage des images et des textes, dans l'ajustement de la musique. « Comme historien je m'étais fixé des objectifs très précis pour couvrir toute l'histoire de l'art québécois à des fins pédagogiques. Je voulais que mon matériel serve dans les écoles, au cégep, à l'université, partout. » Le projet initial se transforme pourtant en cours de route, cette grande fresque projetée au départ se réduisant en une série de 24 émissions reposant davantage sur des lectures plurielles d'universitaires renommés, qui en signeront à tour de rôle les scénarios[45], que sur l'approche holistique de son premier concepteur.

Déposé à Bibliothèque et archives nationales du Québec, à Québec, le Fonds Michel Lessard comprend plus de trois mètres linéaires de documents textuels et notamment tous ses synopsis détaillés qui retracent de façon

42. *Le Dernier des coureurs de bois* (1979) et *Les Montagnais* (1979). Paul Provencher a raconté ses tribulations d'ingénieur forestier à travers les forêts du Québec dans son livre, *Provencher. Le dernier des coureurs de bois*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1974, 287 p.

43. Manifeste rédigé par le peintre Paul-Émile Borduas, contresigné par 15 membres du mouvement automatiste et lancé à Montréal le 9 août 1948. Voir François-Marc Gagnon, « Refus global », *L'Encyclopédie canadienne*, consulté en ligne à www.thecanadianencyclopedia.ca/fr//article/refus-global.

44. *Presbytère ancien* I et II, *La Peinture votive*, *L'Orfèvrerie ancienne*, *Memento te*, *Le Cimetière paroissial*, *L'Architecture religieuse*, *La Sculpture ancienne*, *La Journée d'un curé de campagne.*

45. René Bouchard, « Jean Simard, le philosophe ethnologue », *Rabaska*, vol. 16, 2018, p. 168.

Le réalisateur Fernand Dansereau, mentor de Michel Lessard, 1976
Fernand Dansereau, Gaston Morin et Michel Lessard, tournage du film *L'Urbanisme ou la construction en dur*
Source : FML

Michel Lessard et François Brault, 1978
Tournage d'un documentaire sur *Les Pays de granges au Québec*, devant une grange circulaire (1915), Lac-Brome
Source : FML

Les techniques de pêche au filet, 1979
Jean-Claude Labrecque et Michel Lessard en tournage chez Paul Provencher
Source : FML

Michel Lessard, concepteur de la série *Les Arts sacrés au Québec*, 1982
Tournage avec François Brault du film *L'Orfèvrerie ancienne : trésors des fabriques du Québec*
Source : FML

Joseph Lessard (1874-1942)
Chef de train, vers 1895
Source : Fml, photo Studios Livernois

Une minutieuse étude sur le studio Livernois, 1985
Michel Lessard préparant son doctorat
Source : Fml, photo Victor Livernois

Vocation : historien et professeur
Kodak associe sa marque à la notoriété du chercheur de l'Uqàm, 1987
Source : Fml

Avec Yousuf Karsh, Ottawa, 1989
Michel Lessard et Richard Joubert, préparant une série radiophonique sur 150 ans de photos
Source : Fml, photo Charles Britt

Exposition Livernois, 1987
Michel Lessard, chef d'orchestre de cinq expositions simultanées à Québec sur la photo ancienne
Source : Fml, photo Éditions de l'Homme

précise la genèse de cette série. Son déploiement sur papier en 39 épisodes relate cette grande épopée de l'art ancien du Québec, toute dédiée au sacré. L'Île d'Orléans, ce reliquaire et condensé précieux de l'histoire de l'Église catholique et de la mentalité religieuse au Québec, est peut-être la meilleure illustration de la vision qui a animé Michel Lessard quand il projette sa fresque documentaire. « Ce coin de pays déploie les formes stéréotypées du patrimoine religieux de la vallée du Saint-Laurent, dévoilant l'enracinement d'un peuple modelé par le sacré. On saisit la dimension religieuse de cette société dans les paysages, l'architecture, les biens mobiliers et les œuvres d'art, mais aussi dans un riche univers spirituel fait de croyances, de dévotions et de rites particuliers. »

Dans des pages didactiques richement documentées de son livre sur *L'Île d'Orléans*[46] , qui préfigure le traitement des objets développé dans sa *Nouvelle Encyclopédie des antiquités*, l'auteur expose toute une culture matérielle du sacré qui rend compte de l'excellence des ornemanistes, des orfèvres, des peintres, des sculpteurs, des vitraillistes, des brodeuses de parements d'autels et de vêtements liturgiques. Antiphonaires, Enfant-Jésus de cire, bannières de procession voisinent les « vrais trésors » des églises, ostensoirs, ciboires, calices et reliquaires d'argent. L'art des églises résonne du chant des bois magnifiés par des menuisiers-tourneurs, ou séduit par l'ornementation fine du moulage des plâtriers-mouleurs. De l'art des plus grands artistes au talent des plus humbles ouvriers, toute l'attention d'un peuple se concentre, entre autres, sur la maison de Dieu pour l'honorer.

III. L'imagier du temps mis en « boîte » (1986-2013)

Au début des années 1980, tout semble avoir été dit en patrimoine. Le mouvement identitaire s'essouffle. « Le moment passe à l'histoire de la photographie, un peu partout sur la planète », constate Michel Lessard. Il se sent pourtant dans la course et prend la décision d'orienter ses pérégrinations ethnographiques vers l'exploration de ce nouveau pan du patrimoine documentaire québécois. « En amorçant ma carrière en cinéma, explique-t-il, je dois trouver des illustrations sur tous les thèmes abordés dans nos films. Je découvre l'immense richesse de nos dépôts d'archives publiques, institutionnelles, privées. Je découvre Livernois, Notman, Vallée. Je sais que j'arrive dans un domaine vierge de l'histoire de l'art qui va connaître une impulsion étonnante. »

Recruté par l'UQÀM comme professeur d'histoire de l'art, en 1978, Michel Lessard, tout en poursuivant encore pour quelque temps ses engagements dans le domaine du film, se tourne de plus en plus vers la

46. Michel Lessard, *L'Île d'Orléans*, p. 205 pour la citation ; p. 218-219, 222-223, 234-235, 252-253 pour les pages didactiques.

Une tournée du Canada, Leica en main, 1959
Gordon Powers, à gauche, compagnon de Michel Lessard, au lac Peyto, Parc national de Banff
Source : Fml

prospection d'un champ de recherches laissé jusqu'alors en friche. « Quand j'entre à l'Uqàm, je suis encore en plein cinéma. On est en 1978. Jusqu'en 1985, le cinéma continue de m'occuper. Je ne publie pas de livres. Par contre, j'écris des articles, beaucoup d'articles sur l'histoire de la photo, pour différentes revues, mais surtout pour *Photo Sélection*, la seule revue de photo québécoise, où j'obtiens une chronique dans chaque numéro. J'organise ma recherche pour construire tranquillement une histoire de la photographie, à publier plus tard, et je fonde à l'Uqàm un premier cours sur le sujet ».

Le chercheur était déjà « préparé » à sonder cette matière, faut-il le rappeler, à cause de l'esprit d'ouverture de la famille Lessard à la modernité. « J'ai commencé à pratiquer la photo à l'âge de douze ans. Mon premier appareil était un Brownie de Kodak acheté chez un pharmacien de Lévis. J'ai toujours eu le désir de faire des images, une révélation retenue de mes lectures de Tintin, photoreporter. Je suis donc très tôt un homme d'image. Je développe moi-même mes films et je me fabrique une boîte pour faire des contacts en chambre noire. Je conserve à la maison tous mes appareils depuis le tout premier. J'ai celui de mon père, une boîte carrée lancée en 1900, le Brownie à un dollar, quinze *cennes* le rouleau de huit images, et celui de mon grand-père, un Kodak à soufflet que j'ai toujours[47] ».

47. Michel Lessard a publié une photo illustrant trois appareils populaires de la compagnie

En 1959, il fait le tour du Canada, Leica en main, et, en 1964, celui des États-Unis et du Mexique, équipé de très bons appareils. Vers 1970, habitant Sainte-Foy, il développe chez lui ses propres images pour illustrer ses cours de didactique de l'histoire, et la majorité des photos de ses premières encyclopédies sur les objets et la maison québécoise sont sorties de ses bassins de développement. Une image publiée dans la *Nouvelle Encyclopédie des antiquités* montre même tous les appareils et accessoires qu'il utilise pendant sa carrière d'ethnologue[48]. Il amasse avec ceux-ci, au fil du temps, une collection impressionnante d'environ 80 000 photos ou diapositives sur l'art et la culture matérielle québécoise.

Éclairer le monde

« En 1980, le Mois de la photo est lancé à Paris, dit-il pour revenir à son nouveau champ d'intérêt. L'histoire de la photographie prend son envol et, le temps de quelques déclics, des pans entiers de rayons de librairies se remplissent d'études et de répertoires. » Il devient un assidu de l'événement, achète de nombreux ouvrages, fréquente les Archives nationales de France, devient ami avec les conservateurs et apprivoise le médium, calepin de notes à la main. « Partout le passé de la photo explose, évoque-t-il. De grands musées en font une spécialité, le Quai d'Orsay à Paris, le MOMA à New-York. Je vais régulièrement en Europe à mes frais pour suivre la progression des études sur le médium et visiter des musées d'appareils, entre autres le Musée Nicéphore-Niepce pour rendre hommage à l'inventeur de la photo. Je me rends également à New-York pour les mêmes raisons et je deviendrai membre de la George Eastman House, aménagée dans la maison du fondateur de Kodak. »

« Je constate donc, avance-t-il, que la photo devient une source d'étude, de recherche et d'édition au début des années 1980. Je suis dans un département d'histoire de l'art où tout est à faire pour rejoindre les élans des Européens et des Étatsuniens. Et mes visites des archives québécoises me révèlent tout un univers de création à étudier ici même au Québec. » Sa route est tracée, sa mission définie. « Les historiens, professe-t-il avec conviction, doivent toujours se tenir prêt à battre le fer quand il est chaud et éclairer le monde dans les nouveaux élans de curiosité culturels qui se succèdent. »

Un attrait profond pour l'image depuis son enfance, le plaisir de tirer ses propres photos, l'utilisation du médium comme outil didactique dans

Kodak ayant appartenu à son grand-père Joseph Lessard (1874-1942), à son père Clodomir dit Claude (1910-1979), ainsi qu'à lui-même (né en 1942) dans « Le "Kodakisme" au Québec », *Photo Sélection*, juin 1987, p. 20.

48. *Op.cit.*, p. 882.

ses classes de l'École normale, l'illustration de ses premiers livres avec ses propres photos, la rencontre de la photographie d'histoire dans les archives, l'intérêt sans précédent que suscite la photographie depuis 1980, vont faire monter en puissance son élan pour documenter l'histoire de la photographie au Québec. Et la photo devient vite une nouvelle corde à son arc. Rien d'étonnant donc que, sur cette lancée, il crée un cours sur l'histoire de la photographie à l'Uqàm, inaugure ses recherches personnelles sur les photographes anciens et entreprend de diriger plusieurs mémoires de maîtrise sur cette pratique artistique et documentaire, une démarche élaborée à partir de journaux, d'annuaires commerciaux, de fonds photographiques et d'enquêtes ethnographiques.

Un ambitieux programme d'activités scientifiques mobilise ses équipes d'étudiants: l'inventaire des photographes – la vallée du Saint-Laurent compte près de 700 photographes entre les débuts de la photographie en 1839 et 1914 – ; la biographie méthodique des principaux artistes photographes, actifs au sein des grands studios québécois ; des études spécifiques sur les genres – portraits, paysages, scènes de genre, vues, photoreportage – ; des analyses thématiques sur les procédés et les formats, etc. Tout ça dans le but ultime de synthétiser et de diffuser les savoirs sur l'image[49], en particulier selon des grilles ethnologique, sociologique et d'histoire de l'art.

« *Puis vinrent les Livernois* »

Il trace lui-même le chemin en entreprenant une minutieuse étude sur le studio Livernois, actif à Québec pendant 120 ans. « Je trouve surprenant, voire incompréhensible que le plus important studio de photographie à Québec tarde à être le sujet d'une étude sérieuse », écrit-il en 1984. L'entreprise débute avec Jules Isaïe Benoit de Livernois en 1854 et se termine avec les derniers représentants de la famille en 1974. « Le studio qui avait vu défiler tout le beau monde de Québec et d'ailleurs depuis plus d'un siècle, et qui avait mémorisé visuellement la vie de la capitale et des alentours, ferme ses portes. La fin d'un règne. Plus de 300 000 clichés dont la moitié est conservée. Des documents visuels sur notre passé, mais aussi de grandes œuvres d'art. »

Il tombe littéralement en amour avec le Fonds Livernois, ses milliers d'images, ses portraits, ses vues sur le pays. « Si Atget avait été québécois, dit-il, il aurait fait ce que Jules-Ernest Livernois a fait ici : du paysage à

49. Les travaux de ses étudiants donnent lieu à des expositions ou des publications diverses. À titre d'exemples : Christian Vachon, *Réminiscences des Cantons de l'Est. Photographies d'hommes et de lieux,* Québec, ministère des Affaires culturelles, 1988, 48 p .; sous l'impulsion de Pierre Lussier, un autre de ses étudiants, les photos d'Armour Landry, *Montréal en transition (1950-1967),* Montréal, Éditions Saint-Laurent, Musée d'art de Saint-Laurent, 1989, 34 p. ; sous la direction de Michel Lessard, avec la collaboration d'un collègue et de ses étudiants, Serge Allaire, Martin Brault, Lise Gagnon et Jean Lauzon, *Montréal au xxe siècle. Regards de photographes,* 1995, 335 p.

sa manière. La différence, c'est qu'on est dans les épinettes et pas sur le boulevard Saint-Germain ! J'ai tout de suite décodé que Livernois était très représentatif de ce que nous étions. Il a travaillé avec Arthur Buies pour vendre la colonisation et le Saguenay en particulier. La nature sauvage le fascine et lui-même, mordu de pêche, a montré les lacs et les rivières pour que les gens s'y adonnent. Il a accompli un travail extraordinaire de photographe pour magnifier le pays.[50] »

Comme un spectacle savamment orchestré, sa soutenance de thèse sur le Studio Livernois, en 1986, se déroule avec le panache qu'on reconnaît à l'homme, selon une mise en scène restée gravée dans les mémoires. Ses examinateurs laissent transpercer, sous la neutralité du langage scientifique de leurs rapports d'examen, toute l'admiration que sa lecture suscite. Son maître d'histoire nationale, le flamboyant Claude Galarneau, résume bien leur jugement d'ensemble en soulignant « l'intérêt majeur » du sujet de la thèse. Les historiens, observe-t-il, oublient de retracer parfois « des inventions avec lesquelles le monde a vécu en si étroite communion », telle la photographie. « Au lieu d'entreprendre une histoire globale du média, poursuit-il, Michel Lessard a eu l'heureuse idée d'étudier un cas, qui illustre de façon exemplaire l'histoire de la photographie au Québec, celui du Studio Livernois », une démarche menée de façon rigoureuse du début à la fin des 1 300 pages de son étude. « En conclusion, renchérit son collègue examinateur, l'ethnologue Jean Simard, une thèse remarquable, tant par la nouveauté que par la portée de son propos, sa richesse documentaire, la justesse de ses analyses. Elle est en elle-même une pièce maîtresse dans l'échiquier du savoir.[51] » L'effet d'entraînement de cette thèse sera long et durable, comme la suite des choses le prouve.

La dynastie Livernois démontre en effet la richesse d'une production photographique étalée sur 120 ans. Comme ethnohistorien, Michel Lessard est le premier à comprendre l'importance des corpus photographiques pour la reconstitution de la vie quotidienne et la compréhension des cycles coutumiers, tels les naissances, les premières communions, les mariages, les portraits d'individus ou de familles, les voyages captés dans les boîtes

50. Michel Lessard, « Jules Isaïe Benoit de Livernois », *Photo Sélection,* 1984, p. 42, et *Entretiens RB* : Jean Eugène Auguste Atget (1857-1927), photographe célèbre pour ses images documentaires détaillées de Paris, fin XIXe-début XXe siècle ; Arthur Buies (1840-1901), tour à tour écrivain, journaliste et fonctionnaire, signe plusieurs opuscules pour la cause de la colonisation du Québec, entre autres sur le Saguenay et la vallée de la Matapédia.

51. Claude Galarneau et Jean Simard, « Rapports détaillés », insérés dans l'exemplaire relié de la thèse de l'auteur, *Le Studio Livernois 1854-1974. Un commerce familial d'art photographique à Québec*, Québec, Université Laval, thèse de doctorat, septembre 1986, tome 4, p. 1028 et suiv. Les autres examinateurs de la thèse sont l'historien d'art Jean Trudel, l'ethnologue Jean-Claude Dupont et l'ethnohistorien Paul-Louis Martin. Michel Lessard, « Claude Galarneau, 1925-2018 : un maître d'histoire nationale flamboyant », *Le Soleil*, 25 mars 2018.

photographiques du temps. Avec une rapidité fulgurante, il saisit qu'avec la boîte Brownie de 1900, naît désormais un photographe dans chaque famille. Dans le sillage de sa thèse de doctorat, il est donc ni plus ni moins sacré photoreporter de notre mémoire visuelle et consacré, en 1987, maître d'œuvre de cinq expositions, auteur de deux catalogues et d'une brochure didactique sur les procédés photographiques, responsable de la recherche pour un film documentaire et inspirateur d'un bas-relief sur les Livernois dans la ville de Québec[52].

Sa contribution étourdissante souligne avec faste la reconnaissance officielle de cette dynastie familiale par les musées au titre d'« artistes de la lumière », comme sont désignés les pionniers de la photo. « L'exposition Livernois, note-t-il, marquait l'entrée royale de la photographie dans notre grande institution consacrée aux beaux-arts et révélait la richesse de notre production ancienne de calibre international. Mon regard était bien inscrit dans la méthode de l'historien de l'art et n'écartait pas le regard ethnohistorique, comme je les avais appliqués dans ma thèse de doctorat sur le studio Livernois[53] ». Leurs œuvres deviennent enfin des jalons essentiels de l'évolution de l'art photographique au Québec. Le Musée national des beaux-arts du Québec lui rendra d'ailleurs un vibrant hommage, en 2015, pour le don majeur qu'il fait à l'institution d'une partie importante de sa collection d'œuvres photographiques québécoises[54.]

Pour célébrer le 150e anniversaire de la naissance de la photographie, en 1989, la Société canadienne des postes, aiguillée par ses recherches, émet, le 23 juin, une série de timbres commémoratifs à la gloire de quatre grands artisans de la photographie canadienne du siècle dernier, entre autres les Québécois Jules-Ernest Livernois (1851-1933), William Notman (1826-1891), Alexander Henderson (1831-1913). Dès 1988, il conçoit lui-même

52. Cinq expositions se tiennent concurremment, entre juin et décembre 1987, au Musée du Séminaire de Québec, au Musée du Québec, à Parcs Canada, aux Archives nationales du Québec et au Centre d'initiation à l'histoire de la Ville de Québec. Les catalogues signés Michel Lessard : *La photo s'expose. 150 ans de photographie à* Québec et *Les Livernois photographes* ; et, avec France Rémillard, la brochure *Photo Histoire au Québec,* tirée à 50 000 exemplaires et distribuée gratuitement. Un documentaire d'Arthur Lamothe : *Ernest Livernois, photographe* (1988), et un haut-relief en bronze de Raoul Hunter, *Les Photographes Livernois*, dévoilé en grande pompe par le maire de Québec en décembre 1987, tous les deux inspirés à des titres divers par les recherches de Michel Lessard. Ce dernier raconte son rôle de chef d'orchestre de l'événement de l'été 1987 dans « Les Coulisses d'un événement culturel. Le rôle de conservateur invité », *Réseau*, vol. 19, nº 1, septembre 1987, p. 15.

53. Courriel, 21 juin 2017.

54. Mario Béland souligne qu'une première donation de Michel Lessard, en 2008, venant « d'un pionnier et d'un géant de l'histoire de la photographie québécoise », accroît la collection du Mnbaq de façon exceptionnelle (« La Dynastie Livernois », *Continuité*, nº 122, automne 2009, p. 44). En qualité de grand donateur de photographies anciennes qui ont enrichi le patrimoine du Québec de façon tout à fait remarquable, le Musée lui rend hommage, en 2015, en lui consacrant trois capsules vidéo que l'on peut visionner à l'adresse suivante : www.lafabriqueculturelle.tv/capsules/3922/michel-lessard-la-naissance-d-une-passion.

une série de 17 émissions radiophoniques sur l'histoire de la photo au Canada, diffusée au réseau FM de la radio d'État[55]. La revue *Photo Sélection*, avec laquelle il collabore régulièrement depuis 1984, lui commande la préparation d'un numéro spécial. « Tous les magazines importants du monde ont souligné, ou le feront d'ici quelque temps, l'avènement de la photographie. Mais aucune de ces publications ne s'est évidemment souciée du fait photographique spécifiquement québécois et canadien. Notre collaborateur, l'historien Michel Lessard l'a fait. […] Qui d'autre pouvait donc affronter cette tâche colossale qu'on lui proposait ? Michel Lessard a signé tous les textes de ce numéro, et il était aussi responsable des images.[56] » Enfin, couronnant le tout, la compagnie Kodak crée et décerne, en 1992, un premier prix Livernois pour favoriser le rayonnement de la photo canadienne.

Les miroirs de la mémoire

Plus que jamais, la photo est dans l'air du temps. L'archivistique jusque-là négligée du patrimoine photographique s'en trouve stimulée. Les expositions de l'été 1987 ont été un immense succès de foule. La richesse de la photographie documentaire, méconnue depuis 150 ans, se révèle enfin aux yeux du grand public qui découvre des aspects inédits, mais insoupçonnés de son passé lors des expositions. « Une des salles d'exposition la plus courue, raconte Michel Lessard à son grand étonnement, a été celle des portraits. Les cimaises étaient remplies d'images de familles et de groupes. Les gens se mettaient à genoux sur des mouchoirs blancs, par terre, loupe à la main, pour se regarder. Les gens venaient se voir ![57] »

Dans les années 1990, Michel Lessard continue pour sa part de « chevaucher en parallèle ses deux montures pédagogiques, la photo et le patrimoine, avec un regard international et québécois. » Le goût des livres refait surface, nourri cette fois-ci par l'épaisseur mémorielle des fonds photographiques anciens, mais aussi par l'ère de l'image mise au service de l'appropriation du sujet. Toute une série de beaux livres, issus du mariage célébré par Michel Lessard entre la photo et le patrimoine, voient le jour avec la complicité de son éditeur, Pierre Lespérance, qui veut aussi redonner du lustre à l'image de marque de sa maison d'édition. Coup sur coup paraissent,

55. L'histoire de la photo se conjugue également avec la connaissance des musées qui en possèdent des collections. Une autre série radiophonique sur les musées tire parti de l'expertise de Michel Lessard en ce domaine en 1989. Mais cette dernière était déjà sollicitée, dès le tournant des années 1980, pour la mise en valeur muséale de la collection de référence ethnographique Robert-Lionel-Séguin à Trois-Rivières et pour l'implantation d'un Musée des religions à Nicolet. Voir la section *Rapports* de la bibliographie.

56. Yolande Racine, « Éditorial », *150 ans de photographie. Magie et puissance de l'image*, p. 6.

57. *Entretiens RB*, *Entretiens BM*.

en 1992, deux publications grand format sur les villes de Québec, ville du patrimoine mondial, et sur Montréal, métropole du Québec, avec un accent mis dans les deux cas sur des images oubliées de leur vie quotidienne, couvrant en gros la période 1860-1910. « J'ai fait de grands efforts, dit-il sobrement, pour obtenir une qualité d'image à partir des tirages originaux. »

Des daguerréotypes de la première heure, ces « miroirs à mémoire[58] », jusqu'aux trésors accumulés par les pionniers de la photographie, les photos servent dorénavant un nouveau registre de questionnement, « à mieux lire le visuel, à identifier des codes de production, à pénétrer au-delà des émulsions et des tirages sans qu'il soit utile de disserter pendant des heures en manipulant les statistiques.[59] » La photographie ancienne rend désormais l'esprit du temps pour mieux saisir l'esprit des lieux.

Sur le plan ethnologique, ces photos de la fin du XIXe et du début du XXe siècle constituent des banques documentaires irremplaçables, entre autres sur la connaissance des métiers, par exemple ceux liés au commerce maritime. À propos d'une photo du chargement d'un voilier en bois équarri, prise par un employé de l'équipe Notman, en 1872, Michel Lessard observe que « [d]ans une même image, le roulement des pièces par flottage à la gaffe, le halage dans les sabords au treuil manuel, le chargement en parallèle de madriers sciés, toute l'ethnographie du gréement d'un grand voilier est représentée avec clarté. Même les marques à la craie en bordure du sabord avant indiquant le nombre de pièces empilées dans les cales sont parfaitement visibles. » Et il ajoute : « Même finesse de données à l'étude des clichés d'Ernest Livernois sur la finition de l'équarrissage des pièces à marée basse : le type de hache, la gestuelle des ouvriers dans leur activité, le nombre d'individus par équipes sont autant de détails qui confèrent une grande valeur documentaire à des photographies bien conçues sur le plan artistique.[60] »

Alors qu'il avait constaté à la fin des années 1970 un essoufflement généralisé d'intérêt pour le patrimoine, voilà que la photo ancienne permet à l'historien d'art de dynamiser le concept en lui insufflant de nouvelles perspectives, en focalisant notamment « sur l'ethnologie et l'urbanité québécoise lues par les artistes de la lumière[61] ». Montréal au XXe siècle, Québec ville de lumières boréales, l'Île d'Orléans aux sources de l'identité française d'Amérique, Sainte-Foy et l'art de vivre en banlieue au Québec, autant d'autres pierres blanches, autant d'autres ethnomarqueurs, autant

58. Michel Lessard, « De Daguerre à aujourd'hui », *Continuité*, nº 30, hiver 1986, p. 15.

59. *Ibid*., *Québec, ville du patrimoine mondial. Images oubliées de la vie quotidienne 1858-1914*, p. 10.

60. *Ibid*., *op.cit.*, p. 246, 171.

61. Gaston Cadrin, Lettre de présentation du dossier de candidature de Michel Lessard au Prix Gérard-Morisset 1996, 7 avril 1996, p. 3.

d'autres livres miroirs à son actif, sortis des presses entre 1985 et 2003, qui développent un discours sur l'iconographie urbaine et l'identité québécoise depuis la redécouverte des Livernois.

Fidèle à sa méthode de travail, Michel Lessard tire de l'étude de ces corpus photographiques des constats filtrés à travers une grille ethnologique, historique et sociologique. « Dans les photographies anciennes, les historiens de l'architecture suivent les styles, identifient l'apparition des modes […]. Le cliché devient la preuve irréfutable de l'apparition de courants esthétiques qui agitent l'art du bâtiment. L'ethnologue peut reconstituer le cadre ancien du milieu urbain d'autrefois ou celui, plus traditionnel, de la campagne. […]. Grâce à la photographie, l'ethnologie historique détient le plus éloquent de ses documents sur la vie populaire : un secteur où les sources sont déficientes. » Le sociologue y trouve aussi son compte, car les rapports sociaux s'y révèlent sans fard. « Livernois, installé dans la vieille capitale, sert la bourgeoisie francophone en magnifiant par le cliché les projets politico-religieux de colonisation du Lac-Saint-Jean ; l'équipe de William Notman, le studio le mieux coté de la métropole, met son entreprise au service de l'industrie du rail en mal de développer le territoire jusqu'à la barrière des montagnes Rocheuses et du Pacifique.[62] »

Tout analyste scientifique sérieux doit ajouter dorénavant à ses sources, écrit-il, outre l'objet et l'enquête de terrain, « la très riche iconographie domestique où, depuis l'avènement du Brownie en 1900 […], l'album familial de photographie est devenu après le catalogue de magasin le « livre » le plus instructif sur chaque maisonnée et sur les différentes générations de quotidien. » L'album familial et le catalogue commercial sont comme une « télévision dans ce temps-là », pour reprendre cette très belle image évocatrice de Vigneault citée par Michel Lessard[63].

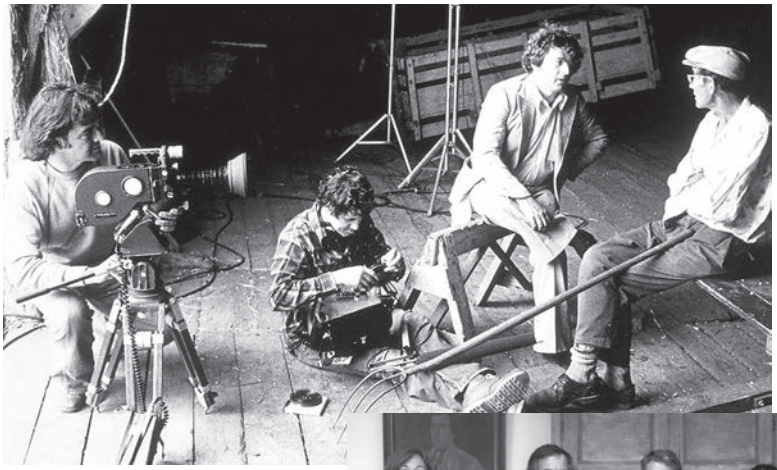
IV. « J'ai fait ça »

Ce parcours du combattant pour la reconnaissance du document photographique en une source de première main pour l'histoire se métamorphose, en bout de course, en une émouvante et somptueuse « promenade dans l'âme d'un pays », à laquelle nous convie Michel Lessard dans son magnifique et dernier opus sur la photo ancienne, *Québec éternelle*, paru en 2013. Il s'agit là, probablement, de son plus grand legs en histoire de la photo[64]. Comme sa colossale *Nouvelle Encyclopédie des*

62. *Les Livernois photographes,* p. 317 ; « Magie et puissance de l'image », *150 ans de photographies*, p. 11.

63. « De l'utilité des catalogues commerciaux », *op.cit.*, p. 245 ; *Objets anciens du Québec. La vie domestique,* p. 31, pour la référence à Gilles Vigneault.

64. Robert Laplante, « Saisir l'esprit des lieux », *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, vol. 9, nº 1, automne 2014, p. 4-5 ; Pierre Lahoud, « Compte rendu », *Rabaska,* nº 12, 2014, p. 276-278.



Un informateur vedette, Roland Létourneau, 1978
Sur le plateau du film
La Grange-étable au pays de l'hiver
Source : Fml, photo Gaétan Brault

À l'origine d'un Musée des religions à Nicolet, 1983
Les membres du comité d'implantation, Anne Maclaren, Jean Simard, Michel Lessard, président du comité, Catherine Elbaz et le père Benoît Lacroix
Source : Fml

Michel Lessard, récipiendaire du Prix Gérard-Morisset 1996
La plus haute distinction du gouvernement du Québec en patrimoine
Source : Fml

À la défense des patrimoines naturels et culturels de Québec et sa région, 1995
Michel Lessard et Gaston Cadrin lors d'une des 175 conférences de presse du Giram
Source : Fml

antiquités, lancée en 2007 et paraissant 36 ans après sa célèbre et pionnière *Encyclopédie des antiquités du Québec*, aura été jusqu'à ce jour son plus grand monument en histoire de la culture matérielle du Québec[65].

Tout n'a pas été dit pourtant. Depuis sa retraite de l'UQÀM, en 2005, plein d'autres projets enflamment l'imagination créatrice de Michel Lessard, notamment cette fameuse synthèse évoquée par lui sur la maison préférée des Québécois. La littérature orale le fascine aussi ; un nouveau livre sur le fantastique et l'épouvante dans les contes anciens du Québec est annoncé pour bientôt. « Il n'y a rien de plus puissant qu'un livre, confesse-t-il. La force de la communication s'incarne dans le livre. Car un livre, ça s'ouvre sur tout : sur le cinéma, les conférences, les invitations, les savoirs, la réflexion. » Sur soi-même, sur l'âge mûr, sur le temps qui fuit, sur les traces qu'on laisse. « J'aimerais finir mon livre sur la maison. J'aimerais écrire mon livre sur l'Église au Québec. Ça me travaille, confesse-t-il. »

Ouvrier de la première heure, avec son compagnon de lutte le géographe-environnementaliste Gaston Cadrin, pour la conservation et la mise en valeur du patrimoine et de l'environnement dans la grande région de Québec – n'a-t-il pas été pendant plusieurs années vice-président du Groupe d'initiatives et de recherches appliquées au milieu (GIRAM) –, il continue toujours de mettre sa plume au service des causes qui lui tiennent à cœur, tels son combat contre le projet de terminal méthanier, à Lévis, ou celui de l'agrandissement du port de Québec qui n'en finit plus de gommer les lignes de force du milieu culturel et naturel dans lequel il s'insère. Ses billets d'humeur alimentent régulièrement les pages des journaux, tantôt sur l'affaire des drapeaux, tantôt sur l'affaire SLĀV. Il salue aussi, en leur élevant des tombeaux littéraires mémorables et très touchants, d'illustres compagnons de route qui ont cheminé avec lui au cours des dernières années. Et ses nombreuses préfaces et conférences continuent de faire rayonner sa notoriété[66].

Étonné lui-même par le succès d'une œuvre qui a fait date au fur et à mesure qu'elle s'est construite, il n'en reste pas moins critique vis-à-vis de ce qu'il a produit. « Plus tu vieillis, plus tu te rends compte qu'un livre reste la photographie d'un moment. Et que l'œuvre est toujours à reprendre. On dit que l'histoire, c'est grand « H » (Histoire) égale grand « P » (Passé) sur petit

65. Sylvain Cormier, « Entrevue avec Michel Lessard - Quatre siècles d'objets nous contemplent », *Le Devoir,* 27 octobre 2007.

66. Le GIRAM a été de tous les combats depuis sa naissance en 1983 et pas moins de 175 conférences de presse ont ponctué au cours des ans son action méritoire pour la défense du patrimoine : voir www.giram.ca ; « La Fragilité des panoramas », dossier spécial sur le « Port de Québec. Odeur de pétrole sur la capitale », *L'Action nationale*, avril 2017, vol. CVII, nº 4, p. 73-81 ; « Robert Lepage s'est trompé », *Le Devoir*, 4 juillet 2018 ; « Hommage à Gisèle Lamoureux », *Le Devoir*, 6 juillet 2018 ; « Préface », entre autres à titre indicatif, dans Daniel Cogné, Richard Dubé et Paul Trépanier, *Céramique de Beauce*, Québec, Les Éditions GID, 2004, 256 p., ainsi que dans Mireille Brulotte et Patrick Quirion, *Toit. Bois. Bardeau. Guide technique*, Québec, Les Publications du Québec, 2016, 212 p.

« p » (présent). Ton passé se redéfinit à chaque fois par le présent. Au fond, mon legs, c'est la lecture d'une époque, un instantané photographique d'une période, vue à travers les valeurs qui m'ont façonné. Je suis un gars qui vend des valeurs culturelles à travers la culture matérielle. Cette œuvre, je l'ai construite beaucoup par amour du pays. J'ai toujours voulu montrer qu'on était beau et inventif. J'ai toujours essayé de donner de l'oxygène à mes concitoyens, dans tous les domaines. On s'est inventé un pays, un cadastre, une maison, des voitures d'été et d'hiver, des vêtements, des techniques de conservation des aliments, des techniques agricoles et d'élevage pour les animaux, une maison très rieuse. Quand les Anglais arrivent après la défaite de 1759, le pays avait déjà été mis à notre main. »

« J'ai fait ça. C'est tout. »

Bibliographie[67]

Livres

1971. *Encyclopédie des antiquités du Québec. Trois siècles de production artisanale.* En collaboration avec Huguette Marquis. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1971, 526 p., 456 ill., bibliogr., index.

1972. *Encyclopédie de la maison québécoise. Trois siècles d'habitations.* En collaboration avec Huguette Marquis et Gilles Vilandré. Montréal, Éditions de l'Homme, 1972, 728 p., ill., bibliogr.

1974. *La Maison traditionnelle au Québec. Construction, Inventaire, Restauration.* En collaboration avec Gilles Vilandré. Montréal, Éditions de l'Homme, 1974, 494 p., 602 ill., bibliogr.

1974. *Complete guide to French-Canadian Antiques.* En collaboration avec Huguette Marquis. New-York, Hart Publishing, 1974, 255 p.

1975. *L'Art traditionnel au Québec. Trois siècles d'ornements populaires.* En collaboration avec Huguette Marquis. Montréal, Éditions de l'Homme, 1975, 463 p., 865 ill., bibliogr.

1987. *Histoire de la photographie au Québec*. Recueil d'articles de l'auteur à l'intention de ses étudiants. Montréal, Université du Québec à Montréal, 1987, 350 p.

1987. *Les Livernois photographes*. Version anglaise du même auteur parue en 1987 sous le titre *The Livernois Photographers*. Québec, Musée du Québec, 1987, 338 p.

67. Cette bibliographie ne recense pas les articles de l'auteur parus dans une panoplie de revues, non plus que les préfaces variées d'ouvrages qu'il a signées.

1987. *La photo s'expose. 150 ans de photographies à Québec.* Québec, Musée du Québec, Musée du Séminaire de Québec *et alii*, 1987, 136 p.

1987. *Photo Histoire au Québec. 150 ans de procédés photographiques*. En collaboration avec France Rémillard. Publication commémorative spéciale de *Photo Sélection*. Québec, Éditions Carni Ltée, 1987, 24 p.

1989. *150 ans de photographies*. *Magie et puissance de l'image.* Numéro commémoratif de *Photo Sélection*. Québec, Éditions Carni Ltée, 1989, 96 p.

1992. *L'Hôtel-Dieu de Lévis 1892-1991. Une belle histoire*... Lévis, Hôtel-Dieu de Lévis, 1992, 128 p.

1992. *Québec, ville du Patrimoine mondial. Images oubliées de la vie quotidienne 1858-1914*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1992, 256 p.

1992. *Montréal, métropole du Québec. Images oubliées de la vie quotidienne 1852-1910*, Montréal, Les Éditions de l'homme, 1992, 304 p.

1993. *Échos. Hommages aux Livernois.* Livre d'artistes comportant 15 sérigraphies en collaboration avec Jean Beausoleil, artiste graveur, et Mulhouse. Montréal, Les Éditions du Dragon bleu, 1993, [ni relié ni paginé].

1994. *Objets anciens du Québec I. La vie domestique*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1994, 336 p.

1995. *Antiquités du Québec. Objets anciens II. Vie sociale et culturelle.* Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1995, 384 p.

1995. *Montréal au XXe siècle. Regards de photographes.* Sous la direction de l'auteur, avec la collaboration de Serge Allaire, Martin Brault, Lise Gagnon et Jean Lauzon. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1995, 336 p.

1998. *L'Île d'Orléans. Aux sources du peuple québécois et de l'Amérique française.* Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1998, 415 p.

1999. *Meubles anciens du Québec : quatre siècles de création. Au carrefour de trois cultures.* Version anglaise du même auteur parue en 1999 sous le titre *Antique Furniture of Quebec*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1999, 513 p.

2001. *Québec, ville de lumières*. Photographies de Claudel Huot. Version anglaise du même auteur parue en 2001 sous le titre *Quebec City of Light.* Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2001, 256 p., 223 ill., bibliogr.

2001. *Sainte-Foy. L'art de vivre en banlieue au Québec. Du temps des seigneuries à l'aurore du XXIe siècle*. Avec la collaboration de Jean-Marie Lebel et de Christian Fortin. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2001, 416 p., 465 ill., index, bibliogr.

2003. *Le Vieux-Québec sous la neige.* En collaboration avec Claudel Huot et Gilles Pellerin. Version anglaise des mêmes auteurs parue en 2003 sous le titre *Old Quebec in the Snow,* Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2003, 240 p.

2007. *La Nouvelle Encyclopédie des antiquités du Québec.* Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2007, 1103 p, 3419 ill., index, bibliogr.

2009. *Rabaska. Autopsie d'un projet insensé*. En collaboration avec Gaston Cadrin, Bernard Dagenais et Pierre-Paul Sénéchal. Montréal, Éditions Fides, 2009, 272 p.

2013. *Québec éternelle. Promenade photographique dans l'âme d'un pays.* Avec la collaboration de Patrick Altman et Pierre Lavoie. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2013, 480 p., 509 ill., index, bibliogr.

2019. *Fantastique et épouvante. Contes anciens du Québec.* Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2019 (À paraître).

Rapports

1979. *Rapport du comité d'évaluation de la collection Robert[-]Lionel[-] Séguin*. En collaboration avec Paul Carpentier et Jean Simard. Université du Québec à Trois-Rivières, 5 avril 1979, 19 p. Suivi de *Commentaires de R.-L. Séguin relatifs au Rapport du comité d'évaluation de sa collection*, Rigaud, 25 avril 1979, 9 p.

1983. *Musée des religions de Nicolet. Rapport du Comité d'implantation*. En collaboration avec Catherine Elbaz, Benoît Lacroix, Anne MacLaren et Jean Simard. Nicolet, septembre 1983, 431 p.

1984. *Edgar Gariépy (1881-1956). De la conservation et de la mise en valeur de la collection de photographies à la Bibliothèque centrale de la Ville de Montréal.* Avec la collaboration de France Rémillard. Montréal, 1984, 63 p.

1986. *Sauvetage et mise en valeur de l'Église Notre-Dame-de-Foy*. Québec, 1986, 45 p.

Productions audiovisuelles

Films[68]
Série « Un pays, un goût, une manière »

Québec, Les Productions Vidéodio inc., Série I : conception et recherches, 13 films, 16 mm, couleur, 1976 ; Série II : sauf mentions contraires, conception et coréalisation avec François Brault, 13 films, 16 mm, couleur, 1978.

1976. *Le Défi* ; 25 min 59 sec, 1976.

1976. *La Maison réinventée* ; 25 min 56 sec, 1976.

1976. *La Maison réinventée : l'espace intérieur* ; 26 min 40 sec, 1976.

1976. *L'Urbanisme ou la construction en dur* ; 26 min 5 sec, 1976.

1976. *L'Église traditionnelle* ; 26 min 27 sec,1976.

1976. *Le Mobilier* ; 24 min 37 sec, 1976.

1976. *L'Outil* ; 25 min 22 sec, 1976.

1976. *L'Autarcie* ; 26 min 28 sec, 1976.

1976. *Le Bois* ; 25 min 38 sec, 1976.

1976. *Le Legs amérindien* ; 28 min 0 sec, 1976.

1976. *L'Art populaire* ; 25 min 40 sec, 1976.

1976. *Les Jouets anciens* ; 24 min 40 sec, 1976.

1976. *La Leçon du passé* ; 24 min 54 sec, 1976.

1977. *La Pêche* ; conception et recherches ; réalisation : Georges Dufaux ; 28 min 0 sec, 1977.

1978. *Le Bois de chauffage* ; 28 min 0 sec, 1978.

1978. *Les Poêles à bois*[69] ; 26 min 0 sec,1978.

68. Michel Lessard a occupé diverses fonctions au cours de sa carrière cinématographique. Avec sa collaboration, celles-ci ont été précisées dans cette filmographie pour chacun des films auxquels il a été associé, en référence notamment aux contrats d'engagement de l'époque. Le mot « série » renvoie à un ensemble de films pensé par son concepteur comme un tout cohérent et systémique qui porte sa signature. Comme Michel Lessard a été en outre très actif dans le milieu des médias, entre 1972 et 1977, la présente filmographie ne recense que les films documentaires en rapport avec le patrimoine et la culture matérielle, sans tenir compte de sa participation à des œuvres de fiction, ni de ses diverses chroniques à la télévision sur la culture et le patrimoine en général.

69. Nous donnons à ce film, comme à tous les autres, le titre sous lequel il est référencé à la Ciné-

1978. *Au temps des carrioles* ; 26 min 52 sec, 1978.

1978. *La Vie bourgeoise à Québec au XVIIIe siècle* ; 28 min 0 sec, 1978.

1978. *Le Temps des sucres : 1. la récolte de la sève* ; 25 min 45 sec, 1978.

1978. *Le Temps des sucres : 2. les façons du sucre du pays* ; 25 min 29 sec, 1978.

1978. *Le Beurre d'habitant* ; 28 min 0 sec, 1978.

1978. *La Terre, le rang et la seigneurie* ; 27 min 39 sec, 1978.

1978. *Caveaux à légumes et boucanières* ; 27 min 47 sec, 1978.

1978. *Maisons anciennes du Québec à l'anglaise* ; 28 min 0 sec, 1978.

1978. *La Grange-étable au pays de l'hiver* (Les Granges 1) ; 26 min 0 sec, 1978.

1978. *Les Bâtisseurs de granges* (Les Granges 2) ; 26 min 0 sec, 1978.

1978. *Les Pays de granges au Québec* (Les Granges 3) ; 26 min 0 sec, 1978.

1979. *Fêtes et veillées*. Conception, recherches et réalisation : en collaboration avec Fernand Dansereau ; 26 min 0 sec, 1979.

Série « Les Arts sacrés au Québec »

Conception, scénarisation, recherches et coréalisation avec François Brault, textes avec Michel Garneau. Montréal, Office national du film, 9 films[70], 16 mm, couleur, 1982.

1982. *Presbytère ancien du Québec I : au temps des curés habitants ;* 24 min 57 sec, 1982.

1982. *Presbytère ancien du Québec II : le curé, la mode, le pouvoir* ; 24 min 53 sec, 1982.

1982. *La Peinture votive au Québec* ; 26 min 30 sec, 1982.

1982. *L'Orfèvrerie ancienne : trésor des fabriques du Québec* ; 27 min 38 sec, 1982.

1982. *Memento te : stèles et croix de cimetière au Québec* ; 26 min 33 sec, 1982.

1982. *Le Cimetière paroissial au Québec ;* 26 min 53 sec, 1982.

---

mathèque québécoise. Il arrive que certains films puissent être référencés sous divers titres de travail, comme celui-ci sous l'appellation *Le Poêle.*

70. Cette liste de neuf films constitue la première phase de la série sur les *Arts sacrés* ; une deuxième phase se poursuivra par la suite sans la participation active de Michel Lessard.

1982. *L'Architecture religieuse en Canada (1640-1790)* ; 27 min 28 sec, 1982.

1982. *La Sculpture ancienne au Québec : l'atelier des Levasseur (1680-1794)* ; 27 min, 8 sec, 1982.

1983. *La Journée d'un curé de campagne* ; 66 min 8 sec, 1983.

Hors-série

1972. *Mon Père a fait bâtir maison.* Conception, recherches et scénarisation. Québec, ministère des Affaires culturelles, Office du film du Québec et Projex Films, 16 mm, couleur, 15 min 45 sec, 1972.

1973. *Une Maison à ma mesure.* Conception, recherches et scénarisation. Québec, ministère des Affaires culturelles, Office du film du Québec et Projex Films, 16 mm, couleur, 15 min 42 sec, 1973.

1974. *Ma Maison est une île.* Conception et recherches ; coscénarisation en collaboration avec Ginette Cormier. Québec, Projex Films et Radio-Canada, 16 mm, couleur, 25 min 0 sec, 1974.

1975. *La Maison Gourdeau*. Conception, recherches et scénarisation. Projex Films et Radio-Canada, [autres données non disponibles] 1975.

1979. *Le Dernier des coureurs de bois*. Recherches et entrevues. Québec, Les Productions Vidéodio inc., 16 mm, couleur, 53 min 58 sec, 1979.

1979. *Les Montagnais.* Recherches. Québec, Les Productions Vidéodio inc., 16 mm, couleur, 55 min 0 sec, 1979.

1983. *Une installation à disposer... Saint-Yvon, Gaspésie 1983.* Recherches et coréalisation avec François Brault. Montréal, Office national du film, 16 mm, couleur, 52 min 49 sec, 1983.

1987. *Alfred Laliberté sculpteur 1878-1953 : esquisse d'un homme et de son époque*. Idée originale et 1ère version du scénario ; coscénarisation avec Jean-Pierre Lefebvre. Montréal, Office national du film, 16 mm, couleur, 80 min 0 sec, 1987.

1987. *Ernest Livernois, photographe*. Recherches. Montréal, Radio-Québec, 16 mm, couleur, 53 min 0 sec, 1987.

Émissions radiophoniques[71]

1988. *Histoire de la photographie au Canada*. Conception, recherches et coanimation avec Richard Joubert. Québec, Radio-Canada, Réseau FM, série de 17 demi-heures,1988.

1989. *Musée et muséologie au Canada*. Conception et recherches. Montréal, Radio-Canada, réseau FM, série de 13 demi-heures,1989.

71. Ne sont signalées ici que les deux principales grandes séries radiophoniques auxquelles Michel Lessard a été associé de près en rapport avec l'histoire de la photo et la muséologie.

Distinctions, hommages et prix

1974. Prix d'honneur québécois pour la conservation du patrimoine, Fondation Héritage Canada.

1984. Premier prix ex-aequo, meilleur film de télévision pour *L'Orfèvrerie ancienne : trésors des fabriques du Québec,* Festival international du film sur l'art de Montréal.

1984. Prix spécial du jury pour le film *Les Montagnais*, Festival de Nyon, Suisse.

1985. Prix Robert-Lionel Séguin, Amis et propriétaires des maisons anciennes du Québec.

1986-1988. Président d'honneur de la Société québécoise d'ethnologie

1990. Prix Mérite environnemental, gouvernement du Québec.

1992. Prix Edgar-Lespérance pour le volume *Québec, ville du patrimoine mondial. Images oubliées de la vie quotidienne 1858-1914.*

1993. Prix Ancien de l'année, Collège de Lévis.

1993. Médaille, Société des Dix.

1994. Prix Certificat d'honneur, Conseil des monuments et sites du Québec.

1996. Prix Icomos Canada.

1996. Prix Gérard-Morisset en patrimoine, gouvernement du Québec.

1998. Prix Edgar-Lespérance pour le volume *L'Île d'Orléans. Aux sources du peuple québécois et de l'Amérique française.*

1999. Prix Edgar-Lespérance pour le volume *Meubles anciens du Québec : quatre siècles de création. Au carrefour de trois cultures.*

1999. Prix d'excellence des arts et de la culture, Institut canadien de Québec.

2001. Prix d'excellence des arts et de la culture, Institut canadien de Québec.

2009. Prix Étienne-Chartier du Patriote de l'année, Société nationale des Québécoises et des Québécois.

2010. Médaille, Assemblée nationale du Québec.

2015. Hommage à un grand donateur, Musée national des beaux-arts du Québec.

2019. Prix Hommage Maestria, Conseil des métiers d'art du Québec.

2019. Prix du patrimoine, catégorie Implication citoyenne, Ville de Lévis.